

Les fouilles archéologiques de Capidava, poursuivies pendant les étés de 1924, 1926 et 1927, nous avaient permis de dégager à l'extérieur l'enceinte de la ville, et cela grâce à des tranchées creusées le long des remparts. Les résultats de ces fouilles ont été publiés dans *Dacia*, III—IV, 1927—1932, p. 483—515.

Nous avons adopté ce système de sondage à l'aide de tranchées, pour pouvoir ensevelir de nouveau les ruines, une fois les recherches terminées. Cependant, comme la cité présentait des traits intéressants — un plan régulier, des murailles bien conservées, et toute une série d'échantillons de systèmes de construction, reflétant les changements effectués à diverses époques — nous avons procédé au dégagement complet des ruines, afin que, une fois consolidées, elles soient conservées comme monument historique. Aussi, pendant les campagnes de fouilles de 1928—1936, avons-nous fait enlever la terre et les décombres massées autour de l'enceinte, à l'extérieur; l'intérieur des tours a également été dégagé, après quoi on a entrepris l'examen de la couche laissée dans la ville par l'époque barbare.

Le présent rapport contient seulement le compte rendu des fouilles pratiquées à l'intérieur des tours, et la description des monuments épigraphiques et des sculptures trouvés sur place ou parmi les décombres voisins de l'enceinte. Les recherches poursuivies dans la couche de l'époque barbare, de l'intérieur de la ville, feront l'objet d'un exposé seulement quand la couche entière aura été explorée et tout le matériel mis au jour; car jusqu'à présent il n'y a aucune étude archéologique sur l'époque romano-barbare de cette région. Les tours seront désignées par les mêmes numéros que dans le rapport mentionné plus haut (v. fig. 1).

Tour no. 1. L'intérieur de cette tour (voir fig. 2, avec les coupes annexées, et fig. 3) en forme de rectangle, mesure 13,90 m. sur le devant, et 10,20 m. sur le côté. Le mur a 2,30 m., environ, d'épaisseur; la hauteur n'en est pas uniforme, diminuant, des 5,20 m. environ, qu'elle mesure au point de jonction avec la courtine, jusqu'à environ 1,50 m., sur le devant. Il faut noter aussi qu'à l'endroit où la courtine rejoint le mur, elle n'a plus 5,20 m. de hauteur, mais presque 1,50 m. de moins, tandis que les extrémités des murs latéraux de la tour sont presque verticales,

Pour le bienveillant concours prêté au cours de ces campagnes de fouilles par M. Horia Grigorescu, maire de la ville de Constanța, qui a eu l'obligeance de mettre à notre disposition, pendant les trois dernières années, une somme d'environ 20.000 lei par an — à côté des 20.000 lei environ, par an,

octroyés par la Commission des Monuments Historiques — nous nous faisons un devoir de lui exprimer ici aussi nos vifs remerciements. De même, nous tenons à remercier M. Vasile Bellu, préfet du département, qui a bien voulu nous fournir 200 m. de rails de chemin de fer.

ce qui signifie qu'elles n'avaient aucun rapport de construction avec la courtine. C'est un problème que nous étudierons en détail pour les autres tours, en essayant d'en donner aussi la solution.

Dans le mur de la courtine, à égale distance des murs latéraux de la tour, et à 1,73 m. au dessus du pavé de celle-ci, une ouverture a été pratiquée, large de 1,30 m. et, probablement, voûtée (fig. 4). De même, à 2,25 m. de la courtine, le mur SE de la tour a été percé d'une ouverture, mesurant 1,69 m. de largeur et terminée par un arc fait de deux rangées de briques, dont il existe encore, *in situ*, à la base, cinq briques de la rangée supérieure. Cette ouverture constituait sans doute une sortie stratégique. En effet, par son emplacement elle était, d'un côté, à l'abri des assaillants et, d'autre part, elle permettait aux défenseurs

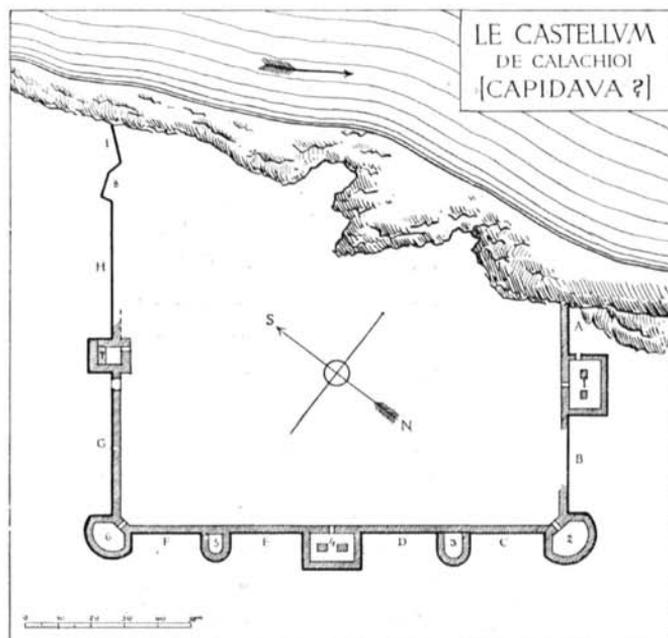


Fig. 1.

de sortir à l'improviste pour la contre-attaque. Comme il apparaît de la photographie (fig. 5), cette porte a été bouchée par un mur fait de pierres et de terre mélangées. Cela a dû arriver pendant la dernière époque de la vie de la cité, puisque ce mur est construit sur le second pavé de la tour. Le mur une fois enlevé, nous avons trouvé à l'extérieur l'encadrement de la porte, formé par les pierres du parement du mur, taillées à cet effet. Par conséquent, la porte ouvrait à l'intérieur; elle était fermée à l'aide d'une forte barre en bois, qui glissait le long d'une rainure creusé dans le mur, à droite de l'ouverture (en regardant vers l'extérieur), et entrait

ensuite dans une autre rainure, pratiquée dans le mur de gauche, et juste assez longue pour recevoir le bout de la barre.

Au milieu de la tour il y a deux piliers, dont la base, rectangulaire, mesure 2,45 m. \times 1,68 m. La hauteur actuelle des piliers est d'environ 3 m. Comme la distance entre les murs de la tour était très grande, les piliers étaient sans doute destinés à soutenir l'étage supérieur et les combles.

Au point de vue de la construction, le parement intérieur du mur est en pierres calcaires de forme irrégulière, et à peine dégrossies. Celles-ci sont disposées en rangs plus ou moins horizontaux, les lacunes assez grandes entre les pierres étant comblées avec du mortier. A une hauteur d'environ 2,50 m. le mur était traversé par une assise de plusieurs rangées de briques, destinée sans doute à établir une plus grande cohésion entre les diverses parties du mur. Nous avons du reste trouvé un grand nombre de briques parmi les décombres, ce qui signifie que, à la partie supérieure, le mur était

traversé d'assises pareilles de briques, de plus en plus rapprochées. L'emplecton est composé de pierres irrégulières, de diverses grandeurs, de morceaux de briques et de tuiles, de fragments de sculptures, etc., le tout noyé dans un mortier de mauvaise qualité. En effet, celui-ci, de teinte foncée, est un mélange de chaux et de sable non tamisé, contenant beaucoup de corps étrangers et de tessons broyés. Il semble même que dans la composition de ce mortier on ait utilisé aussi le plâtras résultant de ruines plus anciennes;

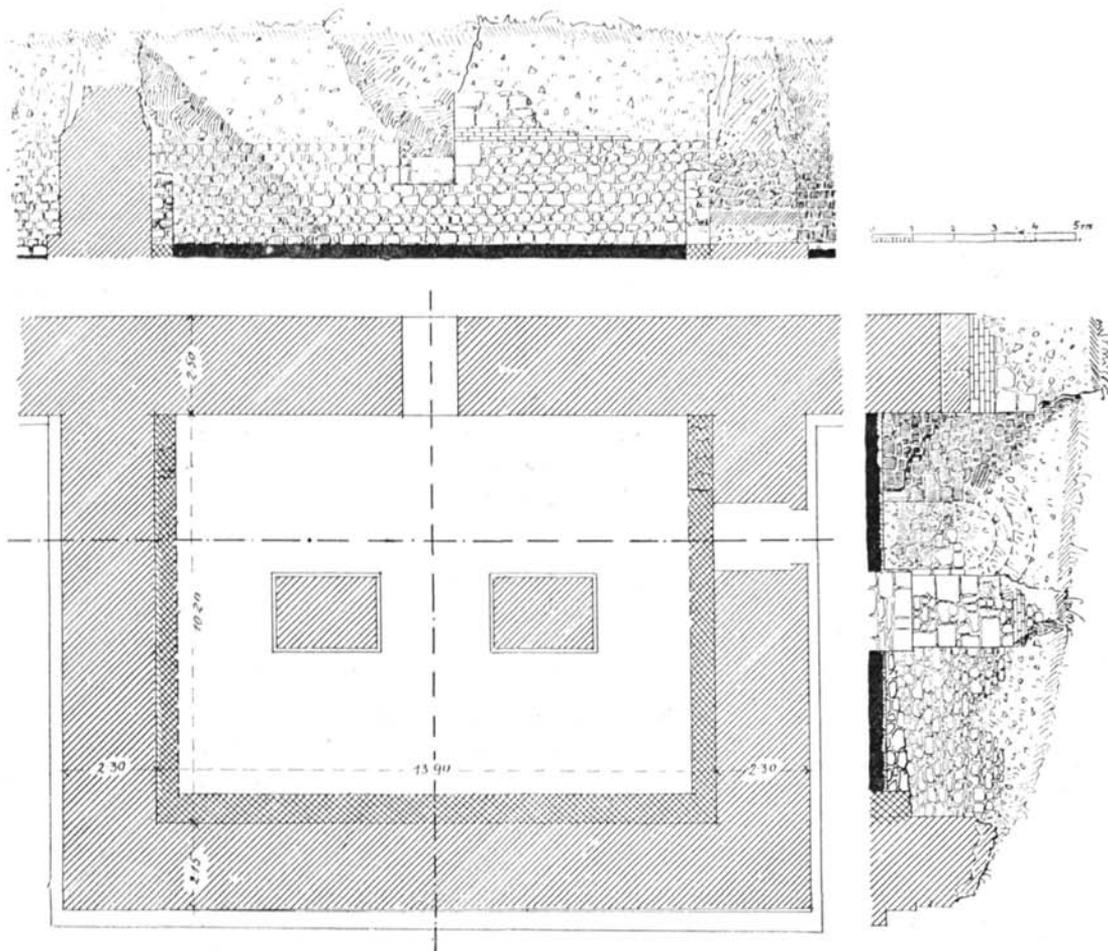


Fig. 2.

car, ainsi qu'il sera démontré plus loin, le mur en question n'est que la réfection d'un autre mur démoli.

Les matériaux, aussi bien que la technique, prouvent qu'il s'agit d'une construction faite à la hâte et à une époque récente, que nous essayerons de déterminer plus loin après l'examen de toutes les autres tours. Au fait, les murs conservés jusqu'à nos jours et décrits plus haut représentent la restauration de certains murs plus anciens, démolis — sans doute au cours d'une attaque des barbares — presque jusqu'aux fondements. En effet, des restes de ces vieux murs se retrouvent le long de la base des murs reconstruits, à l'intérieur de la tour. A la jonction avec la courtine de la forteresse, le mur ancien s'élève jusqu'à 1,70 m. de hauteur, mais

aussitôt après il commence à s'abaisser, pour atteindre jusqu'à 0,60 m. même. Par rapport



Fig. 3.

au parçment du nouveau mur, l'ancien avance de 0,55 m. et même, sur le devant, de 0,70 m. (v. fig. 2). Cela veut dire qu'à un moment donné la citadelle a dû subir des dégâts considérables, ses remparts (ou du moins, comme on le verra, les tours), ayant été presque entièrement rasés; aussi la restauration en a-t-elle été en réalité une reconstruction fondamentale. Pour ce qui est de notre tour, la nouvelle construction a suivi le tracé des murs

antérieurs, mais comme le parement extérieur de la tour était, selon toute vraisemblance, plus endommagé que le reste, il a fallu faire saillir le nouveau mur, pour lui donner une prise solide sur le sol. C'est donc ainsi qu'une partie de l'épaisseur du vieux mur a été comprise dans le nouveau, tandis que le reste — mesurant, comme nous l'avons déjà indiqué, 0,55 m. sur les côtés, et 0,70 m. sur le devant — est resté dégagé.

Il résulte de l'examen des murs déjà décrits que la citadelle a connu deux époques différentes, l'une contemporaine du vieux mur dont les restes sont enclavés dans les fondements du nouveau, et l'autre, plus récente, correspondant au mur reconstruit. Cependant, la stratigraphie relève en outre les traces de deux autres époques, dont une antérieure et l'autre postérieure aux deux époques déjà mentionnées. De sorte que, en examinant les décombres existant dans l'espace compris entre les piliers et la courtine, où le terrain n'a pas été bouleversé, on trouve les couches suivantes: 1. En haut, une couche épaisse d'environ 1 m., contenant beaucoup de pierres non dégrossies et de diverses grandeurs, des morceaux de tuiles, quelques briques, beaucoup de



Fig. 4.

tessons de vases de l'époque barbare; aucune trace de chaux ou de sable, mais seulement de l'humus; à la base de la couche, par endroits, des cendres et des charbons. 2. Couche d'environ 2,50 m., composée uniquement des décombres — plâtras, pierres, briques, tuiles — résultant de la démolition du nouveau mur. Sous ces décombres il y a une couche de cendres et de charbons, restes de l'incendie qui a détruit la toiture et dont les traces sont visibles aussi sur les murs de la tour, où les blocs du parement sont presque calcinés. Au-dessous de cette couche, il y a le pavé de la tour reconstruite, sur lequel on a trouvé, recouverts de cendres et de plâtras, beaucoup de fragments d'amphores et d'autres vases en argile. 3. Couche de 0,70 m., faite de petits morceaux de briques, tuiles, tessons de poterie, quelques petits cailloux, le tout mêlé à du plâtras et à de la terre, et bien tassé. Sous cette couche se trouve le pavé correspondant à l'époque du vieux mur, dont les restes sont enfermés dans les fondements du mur reconstruit; il a l'aspect d'une mince croûte, faite de menus éclats de pierre, qu'on avait trempés pour les rendre plus adhérents, et qu'on avait bien foulés ensuite. 4. Enfin, une dernière couche, épaisse d'environ 0,40 m. et composée de tessons de poterie, de morceaux de briques, de quelques pierres et, ça et là, de cendres et de charbons. A l'intérieur de la tour nous n'avons trouvé aucune trace de construction qui corresponde à cette couche; celle-ci est cependant représentée, comme on le verra, dans la citadelle, et par les restes d'un castrum. Après la démolition de celui-ci, on construisit sur son emplacement des fortifications d'un caractère tout à fait différent, adapté aux besoins de l'époque: une forteresse, à remparts hauts et puissants et à grosses tours fortement saillantes. Par conséquent, les restes de mur enclavés dans les fondements du mur reconstruit représentent les premières murailles de la forteresse, de caractère purement défensif. Ces quelques restes nous font croire que le mur ancien a été presque entièrement détruit. Si cependant la couche de décombres est si mince (seulement 0,70 m.), cela tient au fait que, lors de la reconstruction de la tour, on a retiré des décombres tous les matériaux utilisables, après quoi le reste — rien que de menus débris — a été nivelé et tassé. C'est ce qui fait aussi que cette couche est si peu homogène: les charbons, par exemple, de même que les cendres et les tessons, sont épars dans toute la couche, ce qui n'est pas le cas pour la couche supérieure, à laquelle on n'a sans doute pas touché depuis sa formation.



Fig. 5.

Une dernière remarque: Grâce à cette couche de décombres, représentant le vieux mur, le niveau du pavé s'est trouvé élevé d'environ 0,70 m. A la réfection de la tour, on a tenu compte de ce fait et on a surhaussé aussi les seuils des deux portes déjà mentionnées. Pour la porte qui donnait accès dans la cité, cela s'est fait à l'aide d'un bloc haut de 0,60 m. (continué, sur toute l'épaisseur du mur, par la maçonnerie habituelle (fig. 4). Quant à la

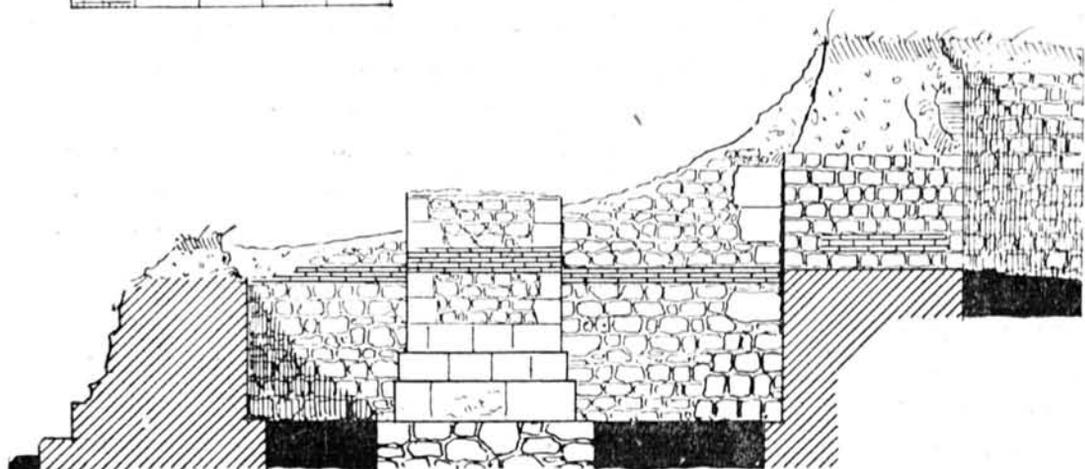
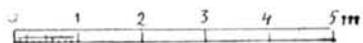
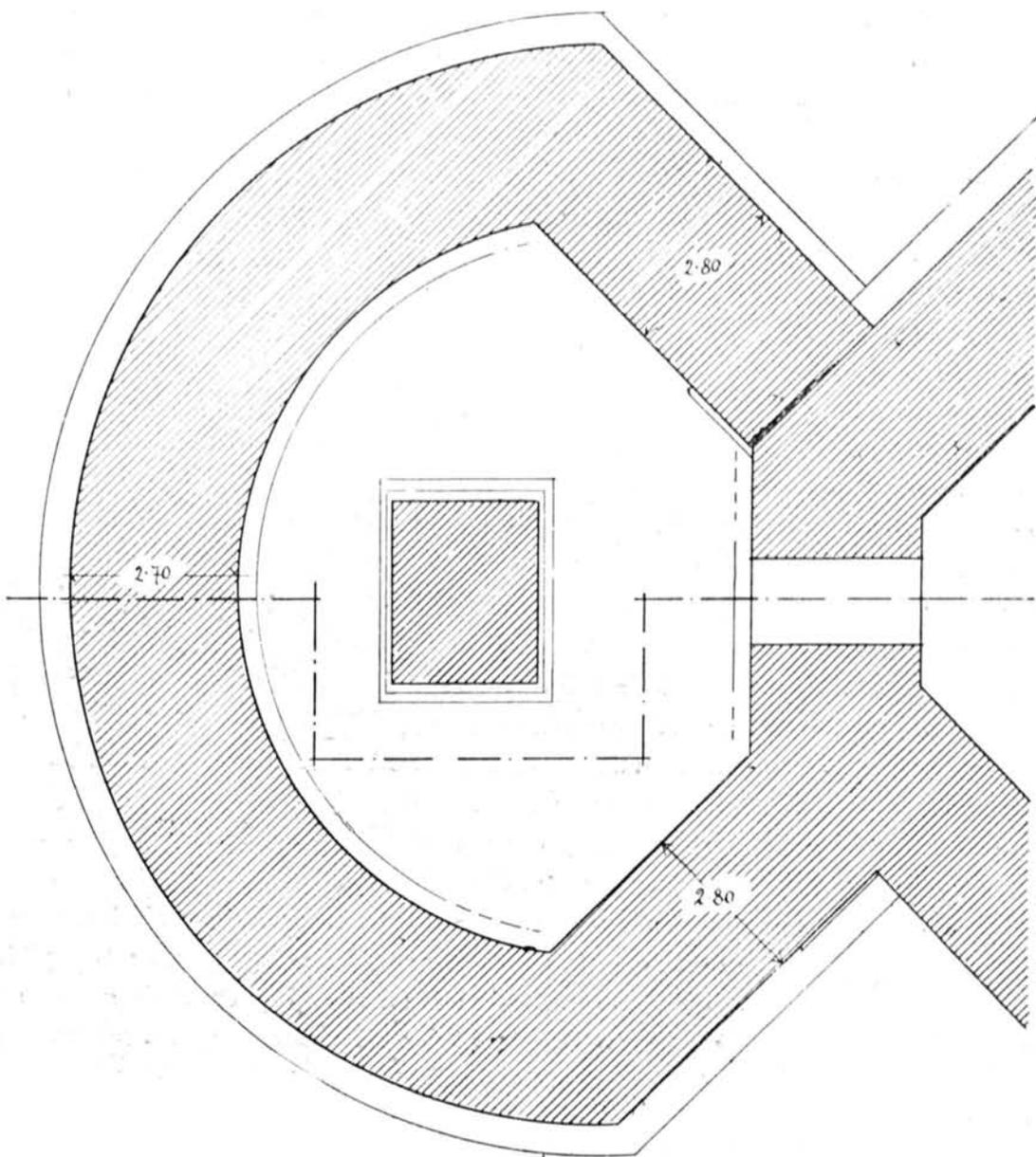


Fig. 6.

porte qui communiquait avec l'extérieur, on y a construit à l'extérieur un parement en pierres non dégrossies, pour maintenir la terre qu'on avait entassée dans l'ouverture.

On trouvera plus loin la description détaillée des objets découverts dans la tour; notons cependant dès maintenant que la plupart ont été trouvés dans la couche de décombres correspondant à la tour reconstruite, c'est-à-dire dans celle qui est restée intacte. Un grand nombre de ces objets — fragments d'inscriptions, statues, reliefs, dont certains en marbre — étaient encore recouverts de mortier, ce qui prouve qu'ils avaient été utilisés à la construction du mur et qu'ils en étaient tombés en même temps que les autres débris. Dans les autres couches on n'a trouvé que de menus tessons de vases en argile, et quelques clous, crampons et fragments incertains d'objets en fer.

Tour no. 2. Le plan de cette tour d'angle (N) est assez particulier: un demi-cercle, dont le diamètre est en même temps la grande base d'un trapèze. La petite base du trapèze est appuyée au pan coupé du rempart (v. fig. 6, avec la section annexée, et fig. 7). A l'intérieur, les dimensions de la tour sont: petite base du trapèze, 5,10 m., côté gauche (vers l'extérieur) du trapèze, 4,55 m., côté droit, 5,07 m.; demi-cercle, 16,78 m. L'épaisseur du mur varie selon les côtés: pour le demi-cercle, elle est de 2,70 m.; sur le côté gauche du trapèze, 2,88 m.; côté droit, 2,55 m.; petite base, 2,77 m. D'une manière générale, les murs se conservent sur une hauteur d'environ 2 m., sauf à la jonction avec le rempart de la cité où, comme pour la tour 1, la hauteur en est plus grande, atteignant jusqu'à 4 m.



Fig. 7.

L'intérieur de la tour communique avec l'intérieur de la forteresse par une ouverture pratiquée dans le pan coupé du rempart, juste au milieu, et à environ 2 m. au-dessus du pavé primitif de la tour. L'ouverture a 1,40 m. de largeur et 1,75 m. de hauteur jusqu'à la base de la voûte qui la couvrait, et dont l'existence est attestée par les traces des briques, conservées dans l'*emplecton*. Dans l'axe de l'ouverture, et perpendiculaire sur celle-ci, il y a dans l'intérieur de la tour, à 3,30 m. de distance, un pilier rectangulaire dont la base mesure 2,90 × 2,40 m., et la hauteur actuelle, 2,95 m. Ce pilier, de même que ceux de la tour 1, supportait sans doute le poids de la charpente de l'étage et celui des combles.

Pour ce qui est de la technique, il y a peu de chose à remarquer, vu qu'elle est la même que dans la tour 1. Le parement intérieur est en pierres non dégrossies, de différentes tailles,

disposées sans ordre apparent, une sorte de *opus incertum*; vers 2 m. de hauteur apparaît une assise de briques qui se répétait, sans doute, plus haut. Le parement de cette tour présente cependant une certaine particularité: à 1,50 m. d'intervalle, environ, apparaissent de grands



Fig. 8.

contemporains de la tour 1, et conséquemment, une construction de basse époque. D'ailleurs, ici aussi il y a des restes du premier mur, mais moins nombreux encore que dans la tour 1, autre indice du désastre qui a anéanti la cité. Ce qui reste du vieux mur est compris dans la base du mur qui représente le côté droit (en regardant vers l'extérieur) du trapèze, à la jonction avec le pan coupé du rempart; dans ce pan coupé même; et finalement, dans le côté gauche du trapèze, où on en retrouve un petit tronçon. Conservé seulement sur une hauteur de 1 m., le mur ancien diffère pourtant totalement, comme technique, du mur de réfection. En effet, il est construit en pierres régulières, bien que non équarries, disposées en rangs horizontaux et soigneusement liées. En outre, sur le côté droit, ce reste de mur avance d'environ 0,10 m. par rapport au parement du nouveau mur; aussi ce côté du trapèze, saillant vers l'extérieur, est-il un peu plus long que le côté gauche.

La conclusion qui s'impose est donc que la tour 2 aussi, dans l'état actuel, n'est que la reconstruction d'une tour antérieure, détruite celle-là jusqu'aux fondements.

blocs en pierre de taille, échelonnés de haut en bas du parement et de gauche à droite; les encoignures sont en blocs similaires. Sans doute, ce détail de construction avait-il le rôle d'assurer un supplément de solidité à la tour d'angle.

L'*emplecton* est composé de pierres calcaires non dégrossies, de diverses grandeurs, de morceaux de briques et de tuiles, le tout noyé dans un mortier de qualité inférieure, pareil à celui de la tour 1.

Ces murs sont donc

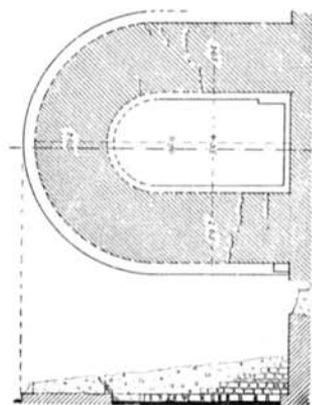


Fig. 9.

La stratigraphie des décombres de cette tour est semblable à celle de la tour 1. En haut, la couche barbare; ensuite, la couche contenant les débris du mur reconstruit, épaisse

d'environ 2,20 m., avec une base de charbons et de cendres; au-dessous, la couche plus mince (0,70 m.), faite des menus débris restés parmi les décombres des vieux murs de la tour, après l'enlèvement des matériaux encore utilisables, et finalement, la mince couche (0,40 m.), formée par les restes du castrum.

Cette tour devait être en assez mauvais état bien avant sa destruction. En effet, le mur est fendu en deux endroits: d'abord à la jonction du côté droit (en regardant vers l'extérieur) avec la courtine (fig. 8); et une seconde fois vers l'extrémité gauche du côté demi-circulaire. Les crevasses sont bouchées avec des cailloux et du mortier, mais seulement à partir du pavé correspondant à l'époque de la réfection, ce qui signifie que le mur s'est fendu quand la tour était déjà reconstruite. Sans doute les fentes sont dues à la poussée exercée par cette masse de la maçonnerie accumulée sur une aire assez réduite. Il y a eu donc un abaissement du terrain, ce qui a amené à la longue la formation des crevasses, avant le tassement définitif du mur.

Ce détail nous fournit en outre l'explication de l'absence de liaison organique entre les tours et les courtines de la

citadelle. On l'a vu, pour la tour 1, cette liaison fait complètement défaut dans l'emplecton, tandis que dans le parement les blocs de la tour sont seulement par endroits liés à ceux de la courtine. Il en est de même pour la tour 2. On dirait que la tour a été ajoutée plus tard, une fois les remparts de la citadelle



Fig. 10.

terminés. Cependant les blocs du parement de la tour sont parfois liés (tant à l'intérieur qu'à l'extérieur), mais non d'une manière suivie, aux blocs des courtines du rempart.

Les architectes romains se sont naturellement rendu compte que l'agglomération de ces murailles massives sur une petite surface pouvait provoquer l'abaissement du terrain et, par la suite, la ruine de la tour. Aussi n'ont-ils pas établi une liaison organique parfaite entre les courtines et les tours, de peur que l'éroulement éventuel de ces dernières n'amenât aussi la destruction, même partielle, des courtines.

Tour no. 3. Construite sur un plan rectangulaire, mais arquée sur le devant, cette tour a été abandonnée lors de la reconstruction de la cité, et la porte qui communiquait avec celle-ci a été bouchée. Ce qu'il restait de ses murs s'est conservé sous le pavé de la seconde époque (v. fig. 9 et la coupe annexée). A l'intérieur, la tour mesure 3,80 m. de largeur, 5,80 m. de longueur, et 4 m. sur le côté incurvé. L'épaisseur du mur est de 2,68 m.

Tour no. 4. L'intérieur de cette tour est un rectangle mesurant 12,50 m. sur le devant et 8,95 m. sur le côté. Une porte, large de 1,20 m., est percée dans le rempart de la citadelle

et ouvre vers l'intérieur de celle-ci. De chaque côté de la porte, à égale distance, et à 3,65 m. du rempart de la cité, il y a deux piles rectangulaires, dont les dimensions, prises sur le

soacle saillant, sont: 3,40 m. sur le devant, et 2,90 sur le côté. (Le soacle lui-même avance de 0,14 m.; la hauteur en est de 0,41 m. v. fig. 10 et 11, et la coupe jointe à cette dernière). Les murs ont environ 2,77 m. d'épaisseur et se conservent sur une hauteur de 2,10 m., à l'exception toutefois des murs latéraux, qui ont 0,70 m. de plus à la jonction avec le rempart et diminuent, au contraire, de 0,60 m. près de l'angle qu'ils font avec le devant. Seules les piles n'ont qu'une hauteur de 0,54 m. au-dessus du soacle. Cette hauteur uniforme pour la plus grande partie des murs de la tour, ainsi que la présence d'une couche de mortier, épaisse de près de 5 cm., qui recouvre les murs, font supposer qu'au-dessus de cette couche il y avait une assise de briques, dont le rôle était, comme dans les autres tours, d'unir plus étroitement les deux parements des murs.

Au point de vue de la technique, il faut noter une différence entre le rempart de la cité, et les trois autres murs (du devant, et des

côtés) de la tour. La maçonnerie du premier est infiniment plus soignée: les pierres, disposées en rangs plus réguliers, sont de petite taille, mais leur forme rectangulaire leur assure une plus grande cohésion, par l'absence des grands trous à combler avec du mortier (fig. 12). C'est exactement le contraire pour la maçonnerie des murs de la tour, et ceci

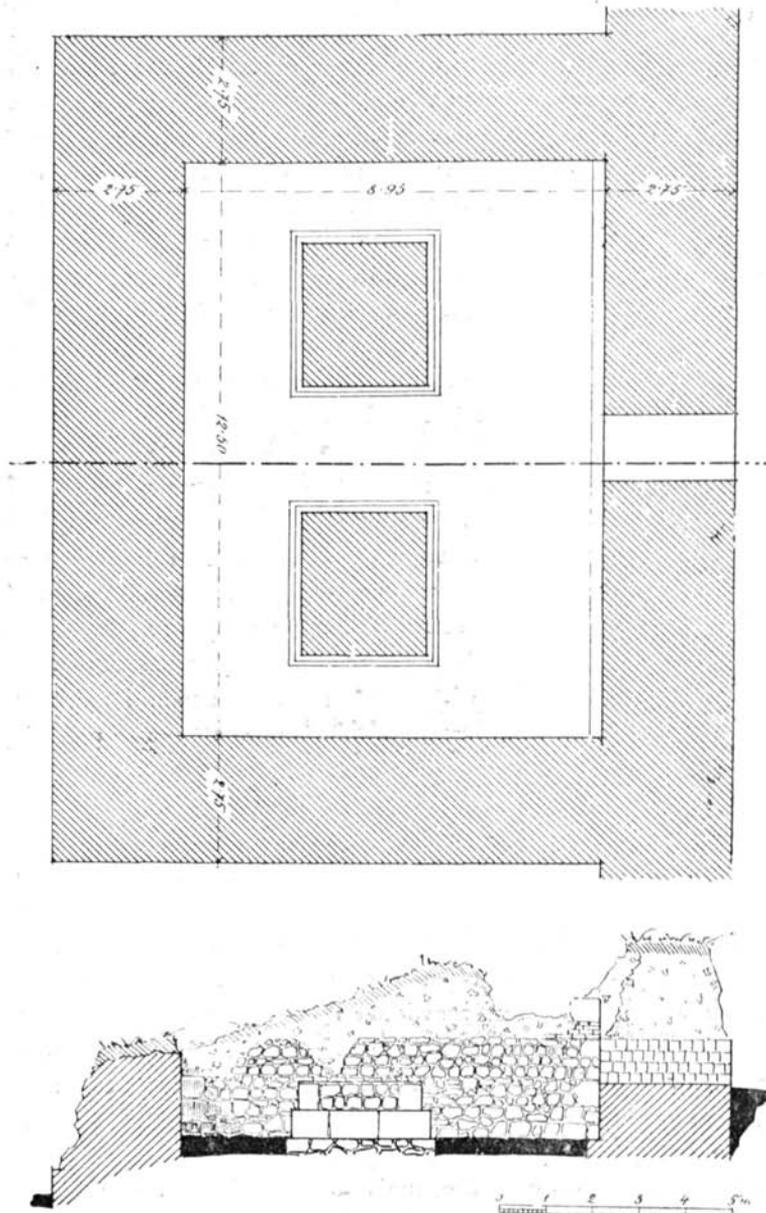


Fig. 11.

est une preuve que la tour a été construite à une époque différente, plus récente que celle qui a vu s'élever les remparts de la cité. Il est évident aussi que cette tour a été complètement détruite en même temps que les autres, et comme elles, totalement reconstruite. En revanche, une partie au moins du rempart a échappé à la destruction: c'est la partie inférieure, jusqu'au seuil de l'ouverture qui permet le passage de la tour à l'intérieur de la cité.

Quant à la jonction de la tour avec les courtines, elle se présente sous le même aspect que pour les autres tours (fig. 12).

La stratification est, d'une manière générale, pareille à celle des autres tours. En commençant par en haut, on rencontre d'abord une couche de terre avec beaucoup de cailloux et de tessons — c'est la couche de l'époque barbare, haute d'environ 1 m. Suit une seconde couche, de 0,50 m., faite de pierres, briques, plâtras et fragments de maçonnerie; ce sont les débris des murs de la tour; après quoi il y a une couche de 1,50 m., de terre mêlée de gravois, de morceaux de briques ou de tuiles, et de pierres. Au-dessous, une autre couche, composée uniquement de tuiles, et mesurant 0,35 m. d'épaisseur; cependant, au milieu de la tour elle augmente de volume et prend la forme d'un cône renversé, qui traverse la couche supérieure. Cette forme s'explique par la façon dont s'est écroulé le toit: les chevrons et les poutres ont cédé au milieu, mais comme ils étaient pris par les extrémités dans les murs latéraux, les tuiles ont glissé au milieu de la tour, cependant que petit à petit des débris du mur s'accumulaient tout autour. Sous cette couche de tuiles il y en a une autre, de charbons et de cendres. Dans l'espace compris entre les piles et le rempart, sous les cendres, apparaît un pavé en



Fig. 12.



Fig. 13.

briques, jonché de tessons. C'est sans doute le pavé correspondant à la deuxième époque de la cité reconstruite, puisqu'au-dessous il y a une couche d'environ 1 m., faite de terre damée,

de plâtras, de morceaux de briques, de vases et de quelques pierres. Sous cette dernière couche se trouve le pavé de la première époque, en terre mélangée d'éclats de pierre résultés de l'équarrissage des matériaux, et foulée.

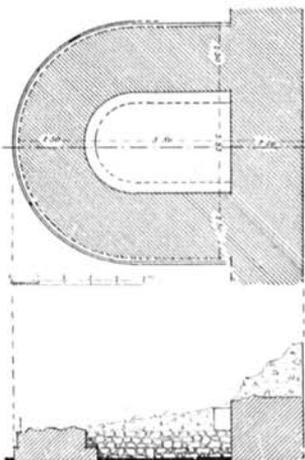


Fig. 14.

Tour no. 5. Même forme que la tour no. 3; comme cette dernière, une fois endommagée, elle a été abandonnée lors de la reconstruction. Le rempart de la citadelle, à la jonction avec les murs latéraux de la tour, a été réparé et recouvert d'un placage différent, comme technique, du reste (fig. 13). C'est la preuve, confirmée d'ailleurs par les restes de la première construction, conservés dans les tours nos. 1 et 2, du fait que les tours de la première époque étaient reliées au rempart, du moins par la base; on ne saurait dire si la liaison continuait jusqu'au faite. Pour les dimensions de la tour, voir fig. 14 et la section qui y est jointe.

Tour no. 6. La forme, même à l'intérieur, est identique à celle de la tour no. 2 (fig. 15); les dimensions aussi en sont presque pareilles à celles de la même tour (fig. 16, et la section). Les quelques différences sont dues sans doute à la reconstruction. À remarquer cependant l'épaisseur (3,46 m.) du pan coupé du rempart, auquel s'appuie la tour, et où est pratiquée la porte ouvrant à l'intérieur de la cité. Cette épaisseur était peut-être exigée par la position, très exposée, de ce mur. Au fait, les courtines qui flanquent cette tour d'angle ont presque la même épaisseur, et les parements en sont faits en pierre de taille. La stratigraphie aussi révèle l'existence de trois couches correspondant à autant d'époques romaines, et surmontées d'une couche de l'époque barbare.



Fig. 15.

Tour no. 7. C'est la tour placée à côté de la porte et bâtie, à cause de son rôle, moitié à l'extérieur, moitié à l'intérieur de la citadelle. Ce qui étonne, c'est l'absence d'une seconde tour, au flanc gauche de la porte. Du reste, les fouilles autour de la porte ne sont achevées ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, de sorte qu'on ne connaît pas tous les éléments de défense qui pouvaient exister là. On peut toutefois faire une conjecture au sujet de cette tour unique. Nous croyons, en effet, pouvoir expliquer cette particularité

par la position de la porte. La citadelle était séparée de la plaine par un profond fossé rempli d'eau, et c'est seulement à gauche de la porte (en regardant vers l'extérieur), que le fossé était interrompu par une langue de terre, qui reliait le mamelon à la plaine. La route passait par là, pour aboutir à la porte de la forteresse.

Elle était donc parallèle à la courtine qui s'élevait à gauche de la porte, de sorte que les assaillants qui se dirigeaient vers celle-ci découvraient leur flanc droit, sans défense, le bouclier étant toujours à la main gauche. Mais s'il en était ainsi, cela rendait inutile la présence d'une tour à gauche de la porte: en cas d'attaque elle aurait gêné les défenseurs de la tour de droite, beaucoup plus importante, celle-ci, pour la défense de la porte. Aussi n'a-t-on élevé, en construisant la citadelle, qu'une seule tour, à droite de la porte, tandis qu'à gauche on s'est borné à renforcer la courtine, en lui donnant une épaisseur plus grande et en la recouvrant d'un placage en pierres de taille.

L'intérieur de la tour est en forme de rectangle, dont le petit côté, placé sur le devant, mesure 5,10 m., et l'autre, 7,75 m. (fig. 17). Les murs ont environ 2,50 m. d'épaisseur et 2,60 m. de hauteur. Dans

l'état actuel, la tour date de la seconde époque, celle de la reconstruction. Pendant la première époque, la tour était plus réduite, dans le sens de la longueur. A l'intérieur de la tour, sur le devant, le premier mur s'est conservé sur une hauteur de 1,20 m. environ; l'épaisseur en est de 2,55 m. (fig. 18). Cela signifie qu'à la réfection le mur du devant a été déplacé de beaucoup vers l'extérieur.

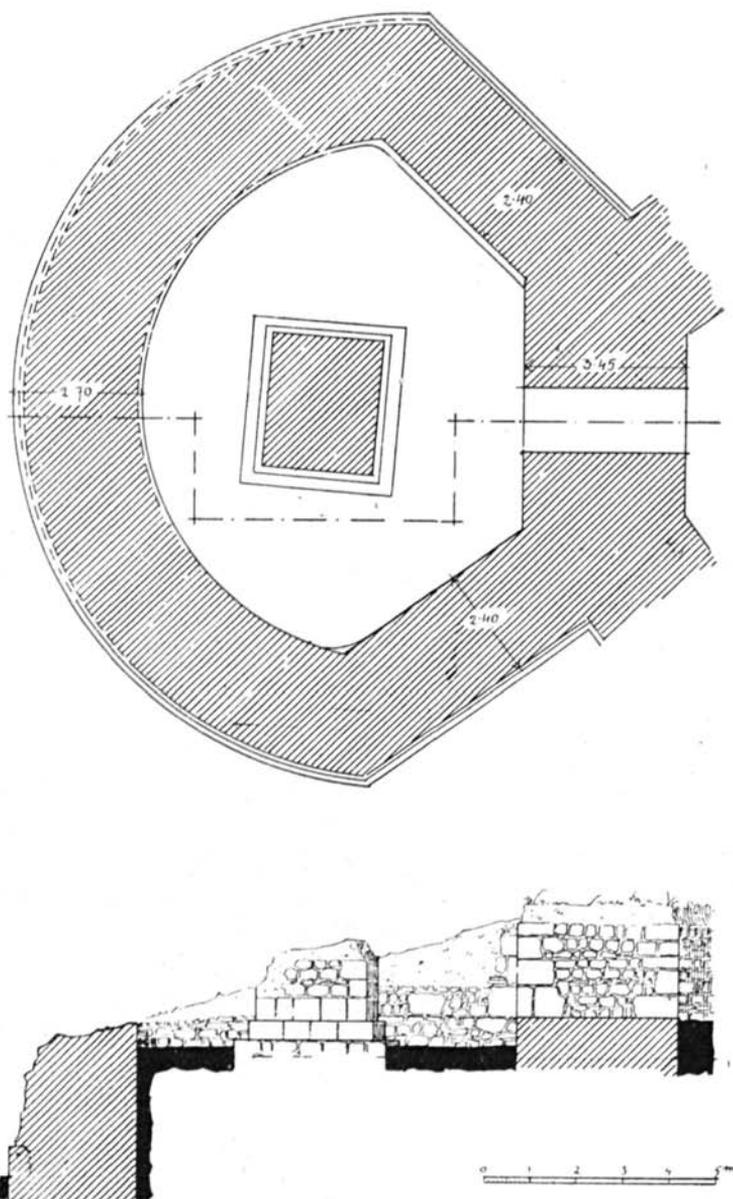


Fig. 16.

Mais cette tour est importante surtout parce qu'il s'y conserve des restes des murs de la première époque romaine. En effet, dans les autres tours nous avons distingué deux catégories de murs, correspondant à deux époques différentes. Mais il s'agit d'époques récentes, quand les fortifications romaines avaient pris un caractère nettement défensif, souligné par des murs épais et des tours extérieures au rempart. Seule la stratigraphie révélait la présence d'une époque antérieure. Dans la tour dont nous nous occupons, l'existence de cette époque antérieure est confirmée par des restes de constructions. En effet, à

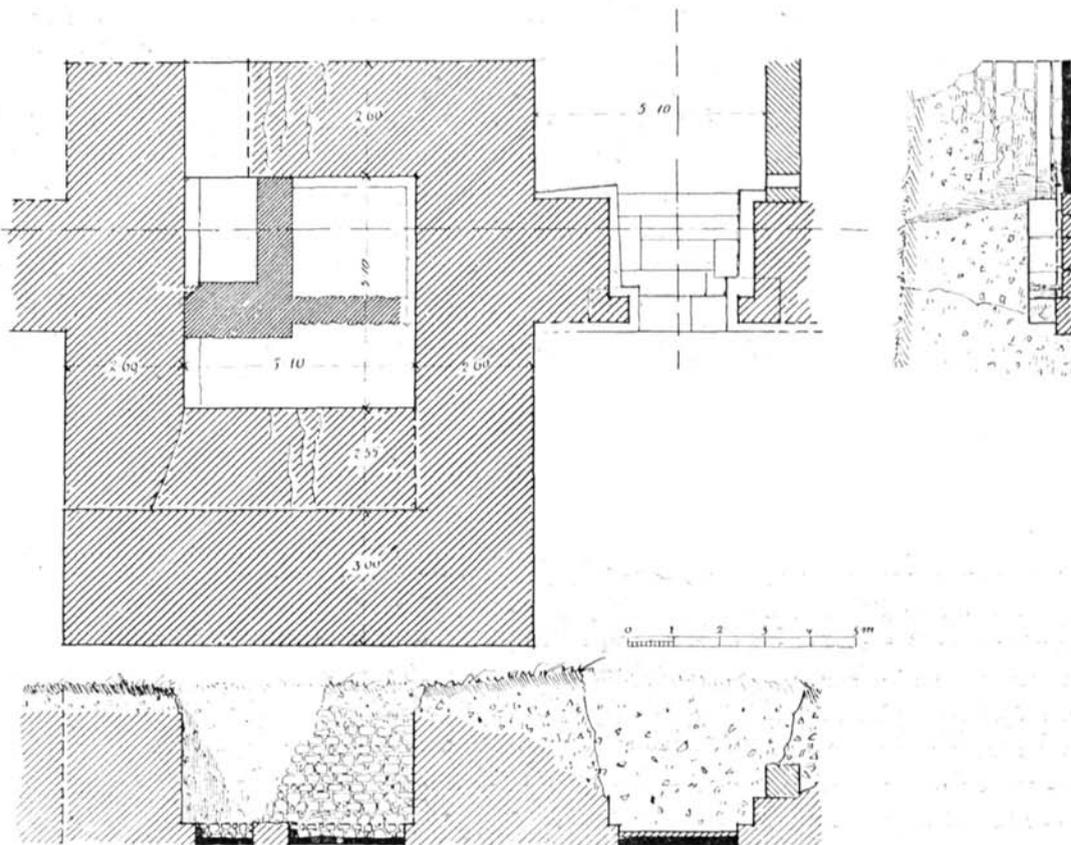


Fig. 17.

1,55 m. de distance du mur qui constituait le devant de la première tour, un mur surgit de sous le mur de gauche (en regardant vers l'intérieur). Épais de 1,20 m. et long de 2,50 m. (fig. 19), ce mur tourne ensuite à angle droit et se dirige vers le côté derrière, s'étrécissant cependant jusqu'à 0,75 m. A 0,35 m. de l'angle, un autre mur, mesurant 0,60 m. d'épaisseur, se détache du premier et avance presque sous le côté droit de la tour. Il est construit en pierres non dégrossies, mais arrangées avec soin et liées par un mortier de bonne qualité et très solide. Seul le pan qui rentre sous le côté droit de la tour est d'une construction moins soignée, ce qui s'explique du reste par le rôle qu'il devait avoir. L'épaisseur de ces tronçons de murs, comme le plan qu'ils suivaient, indique qu'il s'agit d'une tour flanquant la porte

d'un castrum. Le mur épais de 1,20 m. représente le devant de la tour, celui qui a 0,75 m. est le côté voisin de l'entrée; le dernier, épais de 0,60 m., faisait la liaison, sous le pavé, avec l'autre tour s'élevant au flanc droit de la porte, et qui doit subsister aujourd'hui sous la porte et sous le rempart de la citadelle. Comme les tours d'un castrum étaient toujours placées à l'intérieur, nous en concluons que l'intérieur de ce castrum-ci doit se trouver sous les décombres de la cité postérieure.

Cette découverte permet donc d'établir qu'il y a eu à Capidava une première construction militaire en forme de castrum de caractère offensif, qui ne peut avoir dépassé le II^e s. Le castrum ayant été détruit, probablement



Fig. 18.

au III^e s., pendant la seconde invasion des Goths, on l'a refait plus tard, mais suivant un nouveau système de fortification, d'un caractère défensif très prononcé. Démoli une seconde

fois, comme on le verra, au cours du IV^e s., il a été de nouveau reconstruit, et sur le même plan, à part de légères modifications, comme la suppression des petites tours, etc. Enfin, après une troisième destruction due aux barbares, la citadelle n'est plus refaite en entier; seul l'angle SO est construit de nouveau.



Fig. 19.

Date. Jusqu'à présent, aucun des objets découverts ne nous a fourni des éléments pour une datation précise des différentes époques. C'est seulement pour la troisième époque que nous avons, sinon la date exacte de la réfection du rempart, du moins le *terminus post quem*. Il est donné par une monnaie qu'un heureux hasard nous a fait découvrir dans le mortier de

l'emplecton du mur NE de la tour no. 1, alors que nous étions en train d'enlever du placage un bloc portant une inscription.

Bien conservée, la monnaie est entièrement déchiffrable (v. Cohen, VII, 99):

Av.: Tête de l'empereur, couronné du diadème et tournée à droite:

CONSTANTIVS Pius Felix AVGVSTVS

Rev.: Deux soldats debout, se faisant face, le casque sur la tête, une main tenant la lance, l'autre appuyée au bouclier; entre eux, une enseigne militaire, avec un drapeau au bout. Aucun signe sur le drapeau:

GLORIA EXERCITVS; en exergue: S M T S I

C'est donc une monnaie de l'empereur Constance II (324—361, *Augustus* depuis 337). Un des maçons a pu la laisser tomber dans le mortier pendant le travail, à moins qu'elle ne se trouvât déjà dans le sable employé à la fabrication du mortier. De toute façon, elle ne peut servir à la datation qu'en tant que *terminus post quem*. Le rempart de la troisième époque a été donc refait après 337 après J.-Chr.

MONUMENTS ÉPIGRAPHIQUES

Les monuments épigraphiques ont tous été trouvés soit dans le placage des tours, soit dans les décombres de celles-ci, par conséquent ils s'étaient détachés des mêmes murs; aussi un grand nombre en sont-ils taillés ou façonnés selon la place qu'ils devaient occuper dans le mur.

Parmi ces monuments, certains ont été publiés par nous dans la revue *Istros*, I, fasc. II (1934); nous en donnons cependant de nouveau la description, abrégée, à la fin de ce chapitre, pour permettre une vue d'ensemble de tout le matériel.

L'ordre de présentation des monuments est l'ordre chronologique, autant qu'il a pu être établi à l'aide des éléments fournis par les monuments mêmes et, d'une manière générale, par le milieu archéologique.

1. Inv. no. 210¹⁾. Stèle funéraire en calcaire, tirée du placage extérieur du mur NE de la tour no. 1. Le sommet du couronnement et la partie inférieure de la stèle sont brisés; sur le côté gauche, le bord et la moulure qui encadrait l'inscription et le couronnement ont été martelés, sans doute pour pouvoir être placés dans le mur. Tel quel, le monument mesure sur le côté gauche 1,09 m. de hauteur; il est large de 0,62 m. et épais de 0,27 m. Au point de vue de l'architecture, cette stèle fait partie des stèles à un seul champ — celui de l'inscription — surmonté d'un couronnement, en l'espèce un fronton entre deux acrotères (à en juger d'après ce qu'il en reste; v. fig. 20). Le champ du fronton étant détruit, il est impossible de se rendre compte

¹⁾ Tous les monuments découverts à Capidava, pendant nos fouilles, ont été transportés au Musée régional de Dobrogea, de Constanța, fondé par M.

C. Brătescu, prof. à l'Université de Cernăuți; la section archéologique de ce musée a été mise en ordre par nous-même.

s'il y avait ou non des reliefs. Le champ de l'inscription est encadré d'une bordure sans ornements. L'inscription comprend neuf lignes; les lettres, hautes d'environ 3 cm., en sont assez gauches. Presque partout, entre les lettres, il y a des *hederae distinguentes*.

Nous lisons:



*Dis Manibus
Cornelius Pisi
o sibi et Batsi
ni coniugi
sue posuit ti
tulum vibus
vixit annis —
item coniux
annis — avete.*

Fig. 20.

A la sixième ligne, la troisième lettre, un L, d'abord omise, a été ajoutée après coup; aussi est-elle plus petite et serrée. A remarquer, dans la même ligne, la graphie *vibus*, avec un *b* au lieu de *v*; ce n'est sans doute pas un indice qu'il s'agit d'une inscription de basse époque, c'est seulement une forme populaire. De même, la graphie du possessif, *sue*, au lieu de *suae*, à la ligne précédente, doit être également attribuée à l'ignorance de celui qui a rédigé le texte de l'inscription. C'est d'ailleurs assez naturel, si l'on tient compte du fait que le propriétaire du monument était d'origine étrangère, et romanisé depuis peu de temps.

Celui-ci est désigné dans l'inscription, suivant le système romain en usage dans les provinces, par deux noms: un gentilice, *Cornelius*, et un cognomen, *Pisio*. Le gentilice, nettement romain, a été sans doute obtenu au moment de la naturalisation. En revanche le cognomen trahit par sa forme l'origine étrangère du personnage. Sans doute, on ne saurait rien affirmer quant à l'origine de ce nom, vu que c'est la première fois qu'on le rencontre dans une inscription. Il n'est pas impossible qu'il y ait là une forme altérée du cognomen latin *Piso*. Mais cela aussi prouverait qu'il s'agit de gens dont l'oreille n'était pas encore habituée à la structure des noms romains, et par conséquent d'étrangers romanisés depuis peu.

L'autre nom, désignant la femme de *Pisio*, est évidemment d'origine étrangère. Il apparaît ici sous la forme d'un datif, *Batsini*. On ne peut le rapprocher que du nom *Bato* — ou de

ses dérivés — que Krahe considère comme illyrien (cf. Krahe, *Lex. altillyrischer Personennamen*, p. 17 et suiv.).

A la base de ce nom Krahe voit la racine *bat*, qu'on ne retrouve que dans des noms de personnes comme *Bateia*, *Bato*, *Batonius*, etc., de même que dans des noms de peuples ou de lieux, comme *Batevoí*, *Baríai*, *Baríeta*, *Batinus*, *Bathinus*, etc. (*Ibidem*, p. 141).

Une particularité du nom *Batsini* de notre inscription, est le groupe *-ts-*. C'est une graphie que nous avons déjà rencontrée — mais pour des noms d'origine thrace — dans une inscription de Capidava même (v. Gr. Florescu, *Mon. épigraph. inédits de Capidava*, dans *Istros*, I, 1934, fasc. II; et aussi V. Pârvan, *Histria*, VII, dans *An. Ac. Rom., Mem. Sect. Ist.*, Seria III, Tom. II, mem. I, p. 77 et suiv.), et qui représente la transcription latine d'un son que les Romains n'avaient pas. Il se peut donc que la présence de ce groupe dans *Batsini* soit due à l'influence du parler local; et ce serait alors une preuve de la persistance en grand nombre de l'élément indigène, dans la région de Capidava, et à l'époque de cette inscription.

Notons enfin que le nom, qui apparaît ici sous la forme d'un datif de la III-e déclinaison, *Batsin-i*, devait être au nominatif *Batsinis*; ce serait une nouvelle forme à ajouter aux autres dérivés, déjà connus, de la racine *bat*. *Bato* se décline avec le suffixe *-on-*, faisant au génitif, masculin et féminin, *Bat-on-is* (voir Krahe, *op. cit.*, p. 146).

Quant à la date, à en juger d'après la forme de la stèle — un seul champ, celui de l'inscription, décor d'une simplicité extrême — et la forme des lettres qui peuvent, toutes, s'inscrire dans un carré, ainsi que d'après les éléments indigènes de la langue et des noms, il nous semble que le monument ne peut être postérieur au début du II-e siècle après J.-Chr.

2. Inv. no. 204. Monument funéraire en calcaire (fig. 21). L'architecture du devant permettrait de classer ce monument parmi les stèles funéraires, n'étaient l'épaisseur trop grande et les reliefs qui en ornent les faces latérales, ce qui le rapproche plutôt des autels funéraires. Néanmoins, comme le monument n'a pas en haut et en bas les profils caractéristiques des autels, on peut le rangertoujours parmi les stèles, selon l'aspect de la face antérieure — tout en signalant ce détail inusité, les côtés ornés de reliefs.

Le monument, creusé sur le côté derrière en forme d'auge, a été utilisé lors de la reconstruction, au IV-e siècle, comme bouche de l'égout qui sortait de la courtine C, entre la tour d'angle no. 2, et la petite tour no. 3, abandonnée à la réfection. C'est de là que nous l'avons tiré; à sa place nous avons refait le canal avec des pierres de petite taille. Malheureusement, le monument n'est pas conservé en entier: pour des nécessités de construction, sans doute, on en a tranché dans le sens de la longueur une partie, large d'environ 0,30 m., ainsi que le sommet. De plus, la pierre est brisée en deux morceaux, probablement à cause de la pression exercée par le mur qui s'élevait au-dessus d'elle, et aussi à cause de la résistance inégale de la couche sur laquelle elle était posée.

Les dimensions actuelles du monument sont les suivantes: hauteur, 1,14 m.; largeur, en bas 0,60 m., en haut 0,53 m.; épaisseur, 0,38 m. Les faces latérales — à vrai dire il n'en reste que celle de droite, mais l'autre était sans doute pareille — ont le champ en creux, bordé d'une moulure sans ornements, et décoré d'une vigne chargée de feuilles et de grappes.

Le relief, ou du moins ce qu'il en reste, représente le chevalier thrace galopant à droite. Devant lui, un arbre avec trois grandes feuilles, sur lequel un serpent est enlacé; à côté, à l'extrême droite, un autel avec un feu allumé dessus.

L'inscription compte sept lignes. Les premières lettres de chaque ligne manquent, les unes enlevées avec la tranche détachée de la pierre, les suivantes abîmées justement quand on a coupé cette tranche. Les lettres ont environ 4,5 cm. de hauteur et sont gravées avec soin et même avec un certain souci d'élégance, dans les quatre premières lignes. Il est probable que les trois dernières lignes ont été ajoutées après coup, et d'une autre main.

Nous lisons :



Fig. 21.

[Dis M]anibus
 [Aul]uporus
 is vixit
 [ann] is c(irca) XX
 Secu(n)do
 [com]ent(ariensi)? c[oh](ortis) X
 [vix]it annis LXXX.

A la première ligne, il y avait le mot MANIBVS écrit en entier; il ne reste du M initial, que le dernier jambage. Sans doute, le mot *Dis* qui précède toujours *manibus* était-il également gravé en entier, sans abréviation, sur notre pierre. Nous avons donc le moyen de reconstituer la largeur de la pierre, et par conséquent la longueur des lignes. L'espace occupé par les trois lettres de *Dis* et par l'*M*, en tenant compte aussi des intervalles qui séparent les lettres, devait être d'environ 8 cm., c'est à dire plus grand d'un cm. que l'espace pris par n'importe quel groupe de quatre lettres de suite, parmi celles qui restent du mot *manibus*. Cette différence est justifiée d'un côté par la présence de l'*M* qui tient plus de place que les autres lettres, et d'autre côté par l'intervalle plus grand qui sépare deux mots — *dis* et *manibus*. Si l'on y ajoute aussi l'espace libre au début de la ligne, égal sans doute à celui de la fin, qui mesure 3,5 cm., on a la largeur du champ de l'inscription, soit 40,5 cm. Par conséquent, à en juger d'après la première ligne, la partie gauche qui manque, du champ de l'inscription, mesurait 11,5 cm., tandis que celle qui reste, à droite, a 29 cm. Mais, la largeur du champ de l'inscription une fois connue, et en tenant aussi compte à chaque ligne de la distribution des lettres dans le champ, on peut essayer de reconstituer l'inscription entière, ou du moins, là où cela n'est pas possible, d'établir le nombre des lettres qui manquent.

A la fin de la deuxième ligne, il reste un groupe de cinq lettres de suite, PORVS. Étant donné la longueur du champ de l'inscription et l'espace occupé par les lettres conservées, ainsi que l'espace libre à la fin de la ligne — pareil sans doute à celui de début — nous croyons pouvoir affirmer qu'il y a quatre lettres qui manquent. Celles-ci devaient former, avec les lettres qui restent, un seul mot, un nom de personne, thrace. *Porus* est assez connu comme second élément dans la formation des noms thraces (v. W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, 2, p. 21). Quant à la première partie de ce nom, on aperçoit encore un fragment de la lettre qui précédait le P: c'est un jambage oblique, qui ne peut être que la seconde partie d'un V. Ceci nous permet de formuler une hypothèse: Si l'on tient compte du fait que, outre ce V, il manque encore trois lettres du début de la ligne, alors, parmi les noms thraces composés avec PORUS (v. Tomaschek, *op. cit.*, p. 4), le seul qui concorderait avec notre inscription est [Aul]uporus, nom déjà rencontré dans la région (v. V. Pârvan, *Histria*, IV, *An. Ac. R., Mem. Sect. Ist.*, Tom. XXXVIII, p. 617 et 620).

A la troisième ligne, il reste les six dernières lettres: S VIXIT. Avant l'S il y a encore les fragments de deux lettres: la partie supérieure d'un I, sans doute, et, avant, le reste d'un jambage appartenant à ce qu'il nous semble — vu la distance assez grande entre ce fragment et le I suivant — à un L. Dans l'espace qui comprenait le début de la ligne il ne pouvait entrer que cinq autres lettres.

Il y a donc, dans cette ligne, un mot sûr, VIXIT, à la fin. Avant celui-ci il n'y avait sans doute qu'un seul mot, terminé en [I]is et qui, selon les règles des noms thraces, ne saurait être que le nom du père d'Auluporus, au génitif; ce nom, nous ne pouvons le déterminer, faute d'éléments suffisants.

4-e ligne: la première des lettres conservées, un S, est précédée des fragments d'un I. L'espace qui manque devait comprendre trois autres lettres. La reconstitution [ann]is est exigée aussi par le mot *vixit* de la fin de la ligne précédente.

La ligne 5 débute par un jambage, le dernier d'un M, et non d'un A, puisqu'il y manque à la base le petit trait qu'on voit aux autres A de l'inscription. Il y a ensuite cinq lettres claires, SECVDO. Elles font sans doute partie du nom d'une autre personne, puisqu'à la dernière ligne on donne l'âge de celle-ci: [vix]it annis LXXX. Tout ce qu'on peut dire au sujet de ce nom, c'est que SECVDO pourrait représenter le *cognomen Secu(n)do*, à supposer que l'omission de l'N n'est qu'une faute du lapicide.

A la 6-e ligne on voit au début les barres horizontales d'un E, ensuite les lettres NIC intactes, la place de deux lettres abîmées, et finalement la lettre X. Là aussi, on ne peut faire que des conjectures: La lettre C, avec les deux autres qui suivaient, aujourd'hui détruites, pourraient donner l'abréviation COH, avec le numéral, X, conservé: soit c[oh](ortis) X. S'il en est ainsi, les trois lettres précédentes devraient appartenir à l'abréviation qui désignait la fonction militaire. Mais, en tenant compte de l'espace libre du début de la ligne, qui manque, on constate qu'avant l'E il devait y avoir aussi trois autres lettres. Cela nous fait penser à *comentariensis*, ce qui n'est pas impossible, puisque la dernière lettre avant C(OH), qu'on prend d'abord pour un I, présente une fêlure à la barre supérieure, de sorte qu'elle pourraient être aussi bien un T qu'un I.

Pour ce qui est de la date, la forme des lettres, celle du monument, et la persistance des éléments indigènes dans les noms nous font penser tout naturellement au II-e siècle après J.-Chr.

3. Inv. no. 207. Autel votif en calcaire (fig. 22), trouvé dans les décombres de la tour 3, sur le côté NO. Hauteur, 0,68 m. ; largeur, 0,44 m. ; épaisseur, 0,36 m. Les deux extrémités en sont fortement endommagées, mais surtout l'extrémité inférieure, où le champ de l'inscription même a été entamé. La pierre est cassée aussi sur le côté, mais l'inscription n'a été atteinte qu'à la troisième ligne, et ce qui en manque peut être aisément reconstitué.

L'inscription compte sept lignes. Les lettres, hautes de 5 cm., sont gravées avec soin et peintes au minium. Le texte est le suivant :



Fig. 22.

[I(ovi)] O(ptimo) M(aximo)
 Iunoni
 Reg(inae) pro s(alute)
 Imp(eratoris) Aur(elii) Ve
 ri Commo
 di Gemium
 v[i]ci p[uo]su[it] (?)

A la ligne 1, la première lettre est détruite ; la troisième, fragmentaire, est sûrement un M ; c'est sans doute la dédicace, I. O. M.

La fin de la ligne 3 manque, mais si l'on se reporte aux autres lignes, on voit qu'il ne pouvait y avoir de la place que pour une seule lettre, ou pour une ligature. C'est plutôt à cette dernière qu'il faut penser, car on observe encore, malgré la cassure, une barre horizontale en haut, qui ne pouvait être que celle d'un T. Cependant le sens exigerait le mot *salute* ; ce serait alors une ligature de quatre lettres, ALVT, ou même de trois, ALT, avec omission du V.

A la ligne 7, il ne reste que les fragments des parties hautes des lettres ; quelques lettres manquent tout à fait. Ainsi, on aperçoit les extrémités des deux jambages d'un V, la première lettre ; la seconde est détruite ; de la troisième, sûrement un C, seule l'extrémité supérieure de la boucle est visible ; la quatrième, un I, est représentée par une partie du jambage ; pour la cinquième, un trait vertical avec en haut et à droite une boucle, fait penser à un P, un B, ou un R, mais plutôt à un P. Ensuite, il y a la place de deux lettres détruites et enfin, les fragments d'un S et d'un V.

Il est impossible de reconstituer d'une manière certaine cette ligne; on peut cependant en proposer une lecture vraisemblable, *v[i]ci p[uo]su[it]* (?). S'il en était ainsi, les deux dernières lettres IT du dernier mot pouvaient être gravées dans une ligne suivante, avec d'autres éléments encore, rencontrés d'habitude à la fin des inscriptions de ce genre, tels que la date, l'indication de la provenance de la somme dépensée, etc.

La forme *puosuit*, ou même *peosuit*, se retrouve dans d'autres inscriptions rustiques, comme par exemple dans *CIL* III, 12.489¹², la forme *p[u]osuit*, et dans une inscription trouvée à Capidava même, la forme *p[e]osuit* (voir Gr. Florescu, *Fouilles et recherches...* dans *Dacia* III—IV, p. 504, no. 5). Pour le premier mot, notre hypothèse paraît confirmée par les traces conservées sur la pierre. Quant au second, il pourrait être tout aussi bien le nom du village.

Le nom de l'empereur mentionné par l'inscription est tout à fait inusité — du moins sous cette forme — sur les monuments. Il n'y a pourtant aucun doute qu'il s'agit de Commode. Après son adoption par Antonin le Pieux, L. Verus avait pris, il est vrai, le nom de *L. Aelius Aurelius Commodus Verus*; *Commodus* apparaît donc dans son nom, de sorte que sur notre inscription il aurait seulement changé de place, ce qui n'est nullement rare dans les inscriptions de Scythia Minor. Pourtant, il est nommé seul, et non avec son collègue, M. Aurèle, comme l'exigerait l'usage, respecté même par ces inscriptions rustiques et même quand la formule épigraphique ne paraît mentionner qu'un seul empereur (ainsi, par exemple, dans une inscription trouvée toujours à Capidava: . . . *pro salute imp(eratoris) M. Aurelii Veri et L(ucii) Veri* . . .; cf. Gr. Florescu, *Fouilles et recherches...*, dans *Dacia*, III—IV, 1934, p. 502). Il est donc impossible d'admettre qu'il s'agit de cet empereur: Du reste, le nom de Verus, tel qu'on le trouvait sur les monuments, qui étaient une source d'information pour les provinciaux, était *L. Aurelius Verus*, sans *Commodus*, lequel n'a pu être connu dans les provinces qu'une fois son possesseur devenu à son tour empereur, ce qui n'est arrivé qu'après la mort de L. Verus. Par conséquent, il ne peut être question dans l'inscription qui nous occupe, que de l'empereur Commode, et cela seulement après le 17 mars 180, quand il reste seul empereur. La présence de *Verus* parmi les autres noms de l'empereur, dans cette inscription, ne peut être due qu'à l'ignorance des villageois qui ont élevé le monument, au sujet des affaires de l'Empire. Des preuves de cette ignorance apparaissent fréquemment dans les inscriptions trouvées dans la Dobrogea. Il y a même certaines inscriptions rustiques où seule la formule *pro salute imperatoris* figure, sans que l'empereur ou les empereurs y soient nommés, (voir V. Pârvan, *Histria VII, An. Ac. Rom., Mem. Sect. Ist.*, III-e série, tome II, mém. I, p. 76, 79, et 81).

D'ailleurs, la confusion que faisaient les villageois de Scythia Minor entre les noms des empereurs est évidente surtout dans une inscription de *vicus Celeris*, trouvée par V. Pârvan à Histria, où on l'avait transportée pour l'utiliser à une construction. (V. Pârvan, *ibidem*, p. 79 et 81). En effet, l'inscription est datée comme il suit: *Imp(eratore) Vero Caesa(re) et Quintillo co(n)s(ulibus)*. M. Plautius Quintillus a été consul en 177, en même temps que Commode. Le nom *Verus* pouvait donc être non seulement ajouté aux autres noms de l'empereur Commode, mais utilisé aussi tout seul, pour désigner l'empereur.

Il est donc acquis que l'empereur de notre inscription est Commode; et comme il y est nommé sans son collègue, il s'ensuit que le monument date des années 180—192, quand Commode régnait seul.

Quant au mot *Genium*, si le mot de la ligne suivante est réellement *vici*, il désigne sûrement la divinité tutélaire du village, que l'auteur de la dédicace invoque seulement, dans les

voeux qu'il fait pour l'empereur. L'accusatif indique justement qu'il s'agit du régime d'un verbe dont le sens devait être « invoquer, prier », etc., ou, s'il faut admettre la reconstitution proposée, le mot *genium*, avec le sens de *statuam* ou *imaginem genii*, serait le régime même de *posuit*.

4. Inv. no. 209. Stèle funéraire en calcaire (fig. 23), dont le devant est divisé en deux champs, l'inscription et le relief, et terminé en haut par un fronton entre deux acrotères. Le sommet du fronton, avec la partie supérieure des acrotères, de même que la base de la stèle avec une partie de l'inscription, sont détruits. Cette stèle aussi a été tirée du placage du mur NE de la tour no. 1 ; avant d'être encastrée dans le mur on en a ajusté un peu le côté gauche, tandis que la bordure de l'inscription et la partie du relief voisines ont été nivelées à coups de marteau. La pierre mesure 1,37 m. de hauteur, 0,80 m. de largeur et 0,28 m. d'épaisseur.

Le bas-relief, flanqué de deux pilastres, représente le banquet funèbre. Le relief est presque entièrement détruit, mais les traces conservées permettent la reconstitution de la scène. Sur une kliné il y a deux hommes à demi étendus. Celui qui est à droite, vêtu d'une tunique et d'une toge, tient à la main gauche un objet circulaire, un gâteau peut-être ; la main droite, élevée, tient une couronne. Le personnage de gauche est presque complètement détruit : il n'en reste sur la pierre que les contours.

Devant la kliné il y a une table à trois pieds, dont on ne voit plus que les traces. Près de la table, à droite, un vase à bec. Plus à droite encore, l'esclave, vêtu d'une courte tunique serrée à la taille, tend un vase aux occupants de la kliné.

Le couronnement de la stèle, à en juger par ce qu'il en reste, était composé d'un fronton entre deux acrotères. Sur le fronton il y avait la tête de la méduse, dont seuls les serpents noués sous le menton se conservent. Les acrotères étaient formés par deux têtes de lion, comme

le prouvent les restes des crinières.

Le champ de l'inscription est encadré par la bordure ordinaire, sur laquelle s'enlace la vigne avec des feuilles et des raisins.

Il reste de l'inscription cinq lignes, et les traces d'une sixième. Les lettres sont hautes de 6 cm. dans la première ligne, et de 5 cm. dans les autres. Le ductus en est soigné, la forme plutôt élancée.

Nous lisons :

D(is) M(anibus)
Ave domina Ve
turia ! Vixit ann(is)
XXIII mens(ibus) II M. Vlpi
us Piso Veturiae



Fig. 23.

A remarquer, dans cette inscription, la formule *ave domina*, utilisée aussi dans l'inscription no. 16, présentée plus loin (voir aussi notre article de *Istros*, I, 1934, fasc. II, p. 7). Le nom de la morte, *Veturia*, est aussi celui d'une femme nommée dans l'inscription mentionnée ci-dessus, *Veturia Furnia*, mère de *C. Veturius Tertius*. Il s'ensuit que toutes ces personnes appartenaient à la même famille, où l'honorifique *domina* désignait l'épouse.

L'époux de la morte, qui lui a élevé le monument paraît, d'après le nom, un étranger naturalisé. En effet, *M. Ulpius Piso* rappelle, par le *praenomen* et le *nomen*, l'empereur Trajan, et par le *cognomen*, *Piso*, une famille de l'aristocratie romaine, où celui-ci est souvent rencontré; à moins que ce ne soit un nom étranger ressemblant à ce cognomen et qu'on a romanisé ainsi (voir plus haut, au no. 1). Cependant, la forme des lettres ainsi que, d'une manière générale, le texte de l'inscription et la technique du bas-relief, ne nous permettent pas de dater le monument du début du II-e s., c'est à dire de l'époque de Trajan. Aussi faut-il plutôt admettre que ce *M. Ulpius Piso* n'est que le descendant d'un autre *M. Ulpius* qui avait été naturalisé par Trajan, dont il adopta aussi le nom.

Il est donc probable que cette *Veturia* de l'inscription est une descendante de *Veturia Furnia* de l'inscription déjà mentionnée; peut être même sa petite-fille, et la fille de *C. Veturius Tertius*, ce qui s'accorderait aussi avec la date du monument, car la forme élancée des lettres nous défend de la dater avant la fin du II-e s.

5. Inv. nr. 206. Fragment provenant probablement d'un autel en calcaire (tranche verticale du côté droit de l'inscription; fig. 24), trouvé dans la première couche de décombres de la tour no. 2. Hauteur, 0,64 m.; larguer, 0,14 m.; épaisseur, 0,44 m. Il ne reste de l'inscription que la fin des lignes — huit en tout. Les lettres, hautes de 4,5 mm., sont gravées avec beaucoup de soin.



Fig. 24.

.....
 ... SIVS
 ... ISO
 ... ATE
 ... TIE
 ... AM
 ... CA
 ... T



Fig. 25.

A la première ligne, seuls les restes du bas de trois lettres se conservent: le premier paraît être la fin du dernier jambage d'un A ou d'un M, le deuxième la barre horizontale inférieure d'un E ou d'un L; même chose pour le troisième. A la ligne 4, la première lettre est sûrement un A. 6-e ligne, au début, fragment d'un jambage, probablement le dernier d'un M. A la ligne 8, un T plus grand que les autres lettres. D'après la forme des lettres le monument pourrait être du II-e siècle.

6. Fragment d'un monument épigraphique en calcaire, trouvé parmi les décombres, aux environs de la courtine C (fig. 25). Hauteur, 0,18 m., largeur, 0,33 m., épaisseur, 0,30 m. Quelques lettres, faisant sans doute partie de la fin des deux dernières lignes de l'inscription, sont encore visibles. Les lettres, hautes d'environ 4,5 cm., sont soigneusement gravées. Les deux lettres de la dernière ligne sont placées entre deux feuilles de lierre.

Au début de la première ligne, un fragment du jambage d'un A ou d'un M, mais plutôt d'un A. Il y avait donc un mot terminé en *ae*, c'est-à-dire un génitif ou un datif, suivi par le possessif *suae*, au même cas.

La forme des lettres paraît indiquer comme date du monument la seconde moitié du II-e siècle.

7. Fragment d'une borne milliaire en calcaire, trouvé parmi les décombres, au pied de la courtine C (fig. 26). Il est circulaire, et mesure 0,32 m. de diamètre et 0,35 m. de hauteur.

Il ne reste de l'inscription que peu de lettres, placées sur trois lignes. Les lettres, hautes d'environ 3,5 cm., ont une forme régulière.

Nous lisons:



Fig. 26.

... O ...
 ... CAESA ...
 M.

A la dernière ligne, après la lettre M il y a encore un jambage, mais aussitôt après, à droite, la pierre est rongée. Il est cependant probable qu'il faisait partie d'un P. Si notre

supposition est exacte, les deux lettres seraient l'abréviation par sigles, de la formule *m(illia) p(assuum)*.

C'est donc la partie inférieure de la borne milliaire; l'inscription devait comprendre le nom et les titres de l'empereur, dans les premières lignes, et le nom du César — dont le titre, *Caesar*, s'est conservé presque en entier — dans les dernières lignes. L'O de la première ligne pourrait faire partie de l'épithète *nobilissimus*.

Tous ces éléments permettraient de dater la borne du temps de Septime Sévère et du César Geta. Cela d'autant plus que la route qui longeait le Danube a été réparée, ainsi que l'indique la borne milliaire découverte à Seimenii-Mari¹⁾, pendant le règne de cet empereur.

8. Stèle funéraire en calcaire, trouvée dans les décombres qui recouvraient la tour 5 (fig. 27). Hauteur, 1 m., largeur, 0,65 m., épaisseur, 0,33 m. La partie supérieure, avec un coin du champ de l'inscription, manque; à droite, l'extrémité de la stèle a été tranchée sur toute la longueur de la pierre, sans doute pour que celle-ci puisse être placée dans le mur. Pour la même raison on a nivelé à coups de marteau la bordure du même côté. Comme le prouve ce qu'il en reste à gauche, le champ de l'inscription était entouré d'une bordure sur laquelle couraient, couvertes de feuilles et de grappes, deux vignes sorties d'un cratère placé au-dessous de l'inscription.

Dans l'état actuel, l'inscription comprend neuf lignes, mais la première moitié de la première et de la seconde ligne manque. La brèche, prolongée jusqu'au troisième rang, paraît y avoir détruit deux lettres, placées aussitôt après celle qui est au commencement de la ligne, et qui se conserve. Les autres lignes sont complètes, mais dans la première moitié de chacune l'érosion de la pierre a effacé presque entièrement les lettres. Celles-ci, hautes d'environ 0,035 m., sont assez mal tracées et disposées dans les lignes sans aucun souci de symétrie. La barre horizontale des A manque.

Voici le texte:



Fig. 207.

...nisis
 u ... nis Val(erius)
 Ter[t]ullus Val(erius)
 C[a]mp[a]nus pa
 t[ri pien]tissi
 mo [po]suerunt
 de suo
 [a]ve viator.

¹⁾ Voir Gr. Florescu, *Nouă descoperiri arh. la Seimenii-Mari*, dans *Bul. Com. Mon. Ist.*, XVII, fasc. 40 (1924), p. 88 et suiv.

A la première ligne, seuls les restes du bas des quatre dernières lettres se conservent; ce sont, à partir de gauche, le fragment d'un jambage vertical, la moitié inférieure d'un S, ensuite la barre inférieure d'un E ou d'un L, et finalement le reste d'un autre jambage.

Ligne 2: les cinq dernières lettres sont assez claires: NISIS. Avant l'N il y a encore de la place pour une lettre, mais la pierre y est si usée, que c'est seulement à grande peine qu'on croit distinguer les traces d'un O.

La ligne 3 débute par un V, ensuite la pierre est en partie brisée, en partie rongée, sur un espace pouvant contenir environ cinq lettres, après quoi il y a six lettres claires.

A la 5-e ligne, la première lettre est un C; après, il y a la place d'une lettre effacée — un A peut-être, ou, moins probablement, un O — ensuite un M assez clair, et un jambage, peut-être un I, ou plutôt le reste d'un P. De nouveau une lettre effacée, peut-être un A, et les deux jambages verticaux d'un N; le reste de la ligne ne présente aucune difficulté.

Au début de la 6-e ligne on distingue, mais difficilement, TRI, et ensuite on devine plus qu'on ne lit PIEN.

7-e ligne: les troisième et quatrième lettres sont abîmées, mais la lecture PO n'est pas douteuse.

On ne saurait dater ce monument funéraire avant le III-e siècle. Outre la forme des lettres, le nom de *Tertullus* vient appuyer cette datation: il était répandu dans la région au temps de Septime Sévère, très probablement grâce à *C. Ovinus Tertullus*, qui gouvernait la Mésie inférieure, à cette époque, et qui, ainsi qu'il ressort des documents, a veillé sans cesse à la bonne administration de la province (v. Gr. Florescu, *ibidem*).

9. Éclat d'une inscription en calcaire, trouvé dans la tour no. 1, dernière couche de décombres (fig. 28). Hauteur, 0,06 m.; largeur, 0,15 m.; épaisseur, 0,05 m. Les six lettres conservées, hautes de 3,7 cm., sont soigneusement gravées.



... VALERI ...

Fig. 28.

La première lettre, bien que fortement endommagée à la partie inférieure, est sûrement un V; la dernière a été fendue par le milieu, quand l'éclat s'est détaché de la pierre.

10. Fragment — d'une stèle, sans doute — en pierre calcaire, avec un reste d'inscription, trouvé dans les décombres de la tour no. 1 (fig. 29). Hauteur, 0,11 m.; largeur, 0,10 m.; épaisseur, 0,11 m. On y lit quelques lettres disposées sur deux lignes. Les lettres, hautes d'environ 2,7 cm., sont tracées avec soin.

Nous lisons:



... mLITAVIT ...

vixIT

Fig. 29.

A la première ligne, avant la lettre I, et à l'endroit même où la pierre s'est cassée, on aperçoit le reste d'un jambage oblique, faisant sans doute partie d'un M.

Toujours avant un I, à la deuxième ligne, on voit encore l'extrémité d'une des barres croisées d'un X.

Les deux mots rétablis indiquent qu'il s'agit d'un fragment de monument funéraire — la stèle d'un militaire, peut-être. La date probable du monument est la fin du II-e siècle, ou le début du III-e.

11. Fragment d'un monument en calcaire (fig. 30), trouvé dans la couche de l'époque barbare, de la tour no. 5. Mesurant 0,20 m. de hauteur, 0,23 m. de largeur et 0,09 m. d'épaisseur, il comprend seulement quelques lettres — dont beaucoup à l'état de fragments — placées sur trois lignes. D'un ductus régulier, les lettres sont hautes de 0,06 m.



.....
 . . xiai
 [ben]emer[enti]

Fig. 30.

Au début de la première ligne, en bas, on aperçoit une légère trace, ensuite un fragment plus visible d'un trait oblique; peut-être ces deux restes faisaient-ils partie d'un X. Il y a ensuite un jambage, dont le haut manque, mais qui paraît être un I. On pourrait donc penser au mot *vixit*.

A la deuxième ligne, au commencement, la partie supérieure d'un jambage, ensuite trois lettres claires et finalement un T, ou un E, ou plutôt un F.

3-e ligne: au début, l'extrémité supérieure d'un jambage légèrement oblique, faisant sans doute partie du N exigé par le reste du mot [ben]emer[enti].

Le dernier mot prouve que le fragment provient d'un monument funéraire, qu'on pourrait dater avec approximation du III-e siècle.

12. Inv. no. 173. Fragment d'une stèle funéraire (coin inférieur du côté droit de l'inscrip-



..... vo
 nus pa [tri]
 benemerenti
 [me]moriā po
 [sue]runt
 vale viatur (sic)

Fig. 31.

tion; fig. 31), en calcaire, trouvé près de l'extrémité voisine du Danube, du rempart SE. Hauteur, 0,44 m.; largeur, 0,50 m.; épaisseur, 0,18 m. Il ne reste plus que la fin des six dernières lignes. Les lettres, dont la hauteur varie entre 3 et 4 cm., sont très frustes, et d'un ductus très irrégulier.

Il n'y a plus que deux lettres, VO, à la première ligne. Peut-être faut-il lire [*sibique vi*]vo. Malgré l'érosion de la pierre, il nous semble distinguer les traces d'un V, à la seconde ligne, avant l'N.

A noter la graphie du mot *viatur*, avec un *u* au lieu de *o*.

La forme des lettres, l'unique élément de datation dans ce cas, indique que l'inscription ne peut être antérieure à la deuxième moitié du III-e siècle.

13. Fragment d'une plaque en calcaire coquillier, sur laquelle était gravée une inscription (fig. 32). Haut de 34 cm., large de 20 cm. et épais de 3,5 cm., le fragment a été trouvé dans la dernière couche de décombres de la tour no. 1. C'est le début de l'inscription, car la marge de gauche s'est conservée (sauf en haut, où elle manque); il en est de même pour les deux marges, inférieure et supérieure. Il reste donc le début de cinq lignes de l'inscription. Les lettres, mesurant 3,5—4 cm., sont très gauches et tracées, à ce qu'il paraît, avec un objet pointu.

1-ère ligne: il est probable que deux lettres manquent, au commencement; de la troisième, un A ou un M, il ne reste qu'un jambage oblique.

2-e ligne: au début, encore le jambage d'un A ou d'un M; ensuite, probablement un V.

3-e ligne: la première lettre est peut-être un autre V; la dernière, représentée seulement par une boucle, est un C, un G ou un O.

A en juger par la forme des lettres, l'inscription est du III-e ou du IV-e s.

* * *

Pour grouper ensemble tout le matériel découvert jusqu'à présent, nous donnons ici de nouveau, sommairement, les inscriptions publiées par nous dans *Istros*, I (1934), fasc. II, sous le titre: *Monuments épigraphiques inédits de Capidava*. C'est à cette dernière étude qu'il faut se reporter pour tous les détails concernant la description et le commentaire des inscriptions.



Fig. 32.

Inv. no. 155. Stèle funéraire en calcaire, trouvée dans la tour contigue aux portes de la cité, à l'intérieur de la première couche de décombres. Elle mesure 2,22 m. de hauteur, 1,34 m. de largeur et 0,30 m. d'épaisseur. Sur le côté droit le bord est détruit, surtout aux angles. A la base la stèle est munie d'un pivot.

La surface est divisée en deux champs — celui du bas relief et celui de l'inscription — encadrés tous les deux par une moulure, sur laquelle s'enlacent les spirales d'une vigne qui sort, avec ses feuilles et ses grappes, d'un cratère sculpté juste au-dessus du pivot. Le sommet de la stèle est terminé par une pomme de pin, au milieu, et deux acrotères aux angles; ceux-ci portent, chacun, un bas-relief représentant deux palmettes stylisées et une pomme de pin posée sur une console et flanquée de deux tiges, terminées également par des fruits. Le bas-relief de la stèle représente la banquet funéraire.

En haut, le champ de l'inscription ainsi que la moulure sont traversés par une fêlure superficielle qui a détruit toute une ligne de l'inscription. C'est sans doute le résultat de l'usage auquel la pierre a été soumise et en vue duquel on l'avait transportée dans la cité: elle devait en effet appartenir aux portes du premier camp, dont on a relevé les traces dans la tour même où la pierre a été trouvée.

L'inscription comprend dix lignes et, à la fin, un monogramme fait de cinq lettres, soit les initiales de la formule funéraire courante: *o(pto), t(erra) s(it) t(ibi) l(evis)*. Les lettres, hautes d'environ 4 cm., à part celle de la première ligne, qui en ont 6, sont assez frustes.

Nous lisons:

D	M	<i>D(is) M(anibus)</i>
FL		<i>Fl.</i>
E MAG DE		<i>E MAG de</i>
DICANTE		<i>dicante</i>
COIVGE VAL		<i>co(n)iuge Val(eria)</i>
CASTA ET N		<i>Casta et n-</i>
ATI ET FRA		<i>ati et fra-</i>
TRES		<i>tres</i>
POSVERV		<i>posuerunt</i>
NT		<i>o(pto) t(erra) s(it) t(ibi) l(evis)</i>
OTSTL		

La date: commencement du II-e siècle après J.-Chr.

Inv. no. 150. Stèle funéraire en calcaire, trouvée face contre terre à l'entrée de la cité (au bord du seuil) dans la tour NO. Dimensions: 1,65 m. de hauteur sur 0,66 m. de largeur et 0,18 m. d'épaisseur. La partie inférieure, avec un fragment du champ de l'inscription, est détruite.

La surface de la stèle est partagée en deux champs: celui de l'inscription, creux, entouré d'une simple moulure, et le champ du bas-relief, plus petit de la moitié que le premier — ou presque. Le bas-relief représente la scène si connue du banquet funèbre.

L'inscription comprend neuf lignes très rapprochées. Les lettres, gauchement tracées, sont hautes d'environ 4 cm. et d'une lecture facile:

DIS M	<i>Dis M(anibus)</i>
BASSO PATRI	<i>Basso patri</i>
ET TSINNAE FR	<i>et Tsinnae fr(atri)</i>
ZVRA ET TSIRU	<i>Zura et Tsiru</i>
POSVERVNT	<i>posuerunt</i>
VIX AN LXX TS	<i>vix(it) an(nos) LXX, Ts(inna)</i>
VIX AN XV ET	<i>vix(it) an(nos) XV et</i>
MARTI CON	<i>Marti (?) con(iugi)</i>
V L M	<i>(v(otum) l(ibens) m(erito))</i>

Inv. no. 157. Partie supérieure d'un autel votif en calcaire, trouvé dans la tour NO près de la base du pilier. Dimensions: 0,41 m. de hauteur sur 0,55 m. de largeur et 0,38 m. d'épaisseur.

On conserve encore quatre lignes de l'inscription; à la dernière, le bas des lettres est endommagé. Les lettres, hautes de 0,055 m., sont bien proportionnées et d'un tracé régulier:

I O M	<i>I(ovi) O(ptimo) M(aximo)</i>
FORTUNAE REDVCI	<i>Fortunae Reduci</i>
SIGNIS COH I GER	<i>Signis coh(ortis) I Ger(manorum)</i>
L ATILIVS L F QVIR	<i>L.Atilius L.f(ilius) Quir(ina)...</i>

Inv. no. 180. Fragment de stèle funéraire en calcaire, trouvé dans le placage de la grande tour, sur le côté occidental de l'enceinte. Dimensions: hauteur, 0,80 m.; largeur, 0,90 m.; épaisseur, 0,27 m.

On en a retrouvé seulement le champ de l'inscription, dont le bord est un peu endommagé à droite. L'inscription était encadrée d'une moulure sur laquelle couraient les tiges d'un lierre. Au-dessus de l'inscription il y avait sans doute le bas-relief, terminé par un fronton à acrotères, ou couronné de pommes de pin et d'acrotères. L'inscription comprend 11 lignes. Les lettres, hautes de 0,05 m. (celles des quatre dernières lignes sont un peu plus petites), ont un tracé très régulier, des formes harmonieuses; les lignes ont une belle ordonnance.

Voici le texte:

D	M	<i>D(is) M(anibus)</i>
HAVE DOMINA MA		<i>Have domina Ma</i>
MVSA VIXIT ANN XXX		<i>musa vixit ann(os) XXX</i>
C VETVRIVS TERT		<i>C. Veturius Tert-</i>
IVS BENE MERITAE		<i>ius bene meritae</i>
CONIVGI IVLIAE V		<i>coniugi Iuliae V-</i>
ENERIAE FECIT SIBI		<i>eneriae fecit sibi-</i>
QUE VIVO ET VETV		<i>que vivo et Vetu-</i>
RIAE FVRNIAE MA		<i>riae Furniae Ma-</i>
TRI CARISSIMAE		<i>tri carissimae</i>
PIENTISSIME POSVIT		<i>pietissime posuit</i>

Elle date probablement de la seconde moitié du II-e siècle.

Inv. no. 153. Fragment d'autel votif, en calcaire. Dimensions: hauteur, 0,55 m.; largeur, 0,50 m.; épaisseur, 0,38 m.; le profil de la base fait saillie sur le reste, de 0,008 m. La partie supérieure de l'autel manque, ainsi qu'un pan à droite, coupé seulement dans l'épaisseur et la largeur du bloc, pour permettre à celui-ci d'être fixé dans le placage de la tour no. 1, où il a été trouvé. Il reste seulement les quatre dernières lignes de l'inscription; dans chaque ligne une ou deux lettres de la fin ont été enlevées avec le pan coupé dans la largeur de la pierre. Les lettres, hautes de 0,05 m., ont été gravées avec soin. On a utilisé aussi les *hederae distinguentes* mais la forme en est assez fruste.

Nous lisons:

.
MAG. VIC SCE	<i>mag(ister) vic(i) Sce[no]</i>
PE D S POSU	<i>pe(sis) d(e) s(uo) posu[it]</i>
PIS ET IVLIAN	<i>Pis(one) et Iulian[o]</i>
COS	<i>co(n)s(ulibus)</i>

La date: 175 ap. J. Chr.

Inv. no. 156. Aux portes de la cité de Capidava, on a trouvé pendant les fouilles un bloc calcaire du seuil, *in situ*, dont la surface était usée par la circulation; de plus il était calciné (sans doute à la suite de l'incendie de la cité) et brisé en une multitude de fragments. Ce bloc, dont on avait fait le seuil de la porte, n'était en réalité qu'une stèle funéraire placée à l'envers, face contre terre. Celle-ci mesure 1,25 m. de hauteur, sur 0,50 m. de largeur et 0,24 m. d'épaisseur.

La surface de la stèle est divisée en deux parties : le champ de l'inscription et celui du relief. Ce dernier est flanqué des deux côtés par des colonnes torsées.

Le champ de l'inscription est creux et encadré d'une simple moulure. L'inscription comprend dix lignes, dont la première est gravée à même la moulure qui sépare le champ de l'inscription de celui du relief. Les lignes sont d'inégale longueur, serrées et non réglées. Les lettres, hautes d'environ 4 cm., et 5 cm. dans les deux dernières lignes, sont mal proportionnées et disposées dans les lignes d'une manière irrégulière, en ce qui concerne leur position et les espaces qui les séparent. On a fait de plus usage de ligatures ; quant aux lettres A et L, elles affectent la forme cursive.

Nous lisons :

TVNC VIXI BENE VIXI SINE NV	<i>Tunc vixi bene vixi sine nu-</i>
LLA CRIMINA VIX RESTA VIATOR	<i>lla crimina vix(i); resta viator.</i>
ACRIL TRVGITIANI VIXIT	<i>Aciril(la) Trygitiani vixit</i>
CONVIRGINIO ANN XII ET	<i>convirginio ann(os) XII et</i>
MORITVR ANN XXXV	<i>moritur ann(os) XXXV</i>
ET DEMISIT NATOS III	<i>et demisit natos III.</i>
AVRGAIS POSVIT MEM	<i>Aurgais posuit mem-</i>
ORIA CONIVGI SVE	<i>oria coniugi sue.</i>
RESTA VIATOR L	<i>Resta viator l-</i>
EGE TITOLO	<i>ege titolo</i>

La date : seconde moitié du III-e siècle.

SCULPTURES

Les sculptures découvertes jusqu'à présent sont peu nombreuses, ce qui n'est du reste que très naturel, vu que les fouilles avaient pour objet de mettre au jour les remparts, où ce genre de monuments était inutile. Si on y a pourtant trouvé quelques sculptures, cela s'explique par le fait qu'on les a utilisées à la dernière reconstruction du rempart. Certaines ont été trouvées dans le placage du mur, d'autres, portant des traces de mortier, parmi les décombres de la dernière couche. Il n'est pas impossible qu'un grand nombre de sculptures soient encore encastrées dans le mur qui a échappé à la destruction — dans *l'emplecton* même — et que nous ayons ainsi fort peu de chances d'en trouver encore pendant les fouilles à venir.

Néanmoins, les quelques fragments trouvés prouvent qu'il y avait à Capidava une vie sociale dont les formes trahissent, sinon l'existence d'une civilisation florissante, du moins des aspirations à cela.

Les sculptures découvertes jusqu'en 1927 sont uniquement des reliefs funéraires en pierre calcaire ; un seul, exécuté sur une plaque de marbre, représente une scène historique (v. Gr. Florescu, *Fouilles et recherches archéologiques à Calachioi...*, dans *Dacia*, III—IV, 1927—1932, p. 513 et suiv).

Les fouilles ultérieures ont mis au jour — outre les reliefs funéraires, si communs, dont nous donnons un sans inscription, ici — les fragments de deux statues en marbre. Ceux-ci ont été trouvés dans les décombres du mur, datant de la dernière époque, de la tour no. 1 ; les traces de mortier prouvent qu'ils ont été utilisés à la construction de *l'emplecton*.

1. Trois de ces fragments, représentant des parties différents du corps, appartiennent comme on le verra, à un même monument, la statue de Jupiter. Tous les trois sont taillés dans le même marbre de qualité médiocre, d'un blanc sale, et à gros grain; ce sont:

a) La partie supérieure d'un torse masculin — le buste, sans la tête, qui a été tranchée très bas, au ras du cou (fig. 33); la grandeur en est réduite à la moitié, à peu près, de la grandeur naturelle. Des traces de mèches indiquent que la statue portait toute la barbe et de longs cheveux qui couvraient aussi la nuque. Le dieu était assis et appuyé au dossier d'une chaise. Le buste est nu jusque sous les côtes, où il a été tranché. Cependant, sur la tranche même on remarque un pli saillant, qui suit horizontalement la ligne du corps et rejoint à gauche un groupe de plis du vêtement, qui passe de biais sur le dos et pend ensuite sur l'épaule gauche. Cet arrangement du vêtement, ainsi que la présence du dossier indiquent que la statue était assise sur une chaise ou plutôt sur un trône. Le bras gauche en est tranché à même l'épaule, mais le mouvement de celle-ci indique qu'il était levé (ce qui confirme aussi l'identification avec la statue de Jupiter sur le trône), et que la main tenait le sceptre. Le bras droit, à en juger par le tronçon conservé, était en repos, et selon toute vraisemblance, appuyé à la jambe droite.

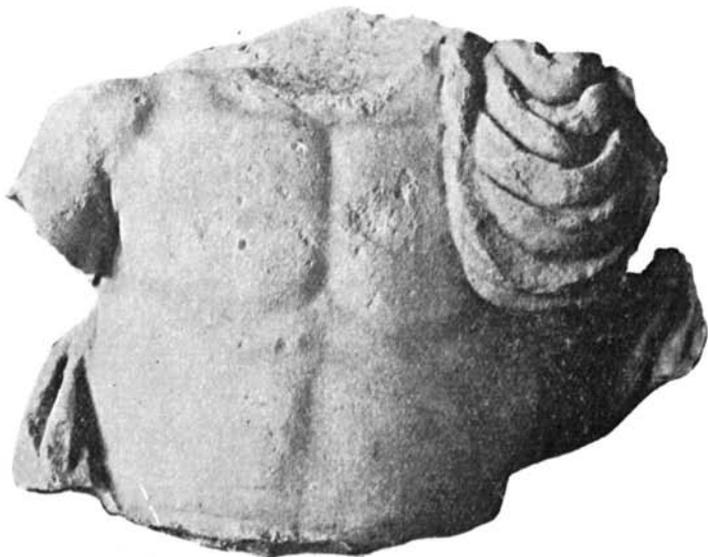


Fig. 33.



Fig. 34.

b) Le second fragment devait être le coin de droite du piédestal: il représente les deux bords à angle droit d'une plinthe (épaisseur, 5,5 cm., longueur actuelle, 26 cm., largeur, 15 cm.) sur laquelle est posé le pied gauche de la statue (partie antérieure), chaussé d'une sandale. A droite, il y a des restes de griffes, sans doute celles de l'aigle (fig. 34).

c) Le troisième fragment est justement un tronçon du corps d'un aigle aux ailes en partie ouvertes, et ployantes. La partie supérieure, le cou et la tête, ainsi que le bas, avec les pattes, sont détruits. Le fragment mesure 16 cm. de hauteur et 18 cm. de largeur (fig. 35). Comme nous l'avons déjà indiqué, les trois fragments font partie d'une même statue, celle de Jupiter sur le trône. Le marbre, pareil pour les trois fragments, les dimensions réduites à la même échelle — environ la moitié de la grandeur naturelle — de même que le sens de chacun de ces éléments, concordant parfaitement avec le tout dont nous croyons qu'ils faisaient partie, le style enfin, tout paraît confirmer notre hypothèse.

La statue devait donc représenter Jupiter assis sur le trône et portant un vêtement qui lui couvrait seulement les parties inférieures du corps, et dont un pan passé par derrière retombait sur l'épaule gauche. La main gauche, levée, tenait le sceptre; le bras droit retombait le long de la jambe. A droite, aux pieds du dieu, se tenait l'aigle.



Fig. 35.

C'est donc le type créé par Phidias au V^e siècle avant J.-Chr., le fameux Zeus Olympien, dont le renom a imposé partout le modèle, d'abord dans les colonies grecques, ensuite chez les Romains et dans toutes les provinces de l'Empire. Il apparaît jusque sur les monnaies, naturellement avec les légers changements imposés par la technique (v. *Jahreshefte*, XIX—XX, 1919, p. 11, fig. 8).

Une statuette reproduisant ce type de Zeus, et conservée presque en entier — seule la main gauche qui tient le sceptre manque — a été trouvée en Dacie, à Alba-Iulia, et fait aujourd'hui partie de la collection de M. O. Goga (v. Silvio Ferri, *Arte romana sul Danubio*, 1933, p. 175, et suiv., fig. 207)

Ce qu'il reste de notre statue présente une ressemblance évidente avec la petite statue de Alba-Iulia. Ainsi, la main droite reposait, comme l'indiquent les traces conservées, sur la jambe droite, au lieu d'être tournée vers l'extérieur pour soutenir la statuette de la Victoire, comme dans le modèle créé par Phidias et reproduit sur les monnaies. Ensuite, à droite du pied gauche est représenté l'aigle, tout comme sur la statuette d'Alba-Iulia.

Quant à la technique, on remarque dans le modelé de ces fragments une connaissance parfaite de l'anatomie humaine. Ainsi, par exemple, l'artiste a très bien rendu le mouvement des muscles provoqué par le soulèvement du bras gauche; on aperçoit par endroits les côtes, saillantes sous les muscles.

C'est donc un beau morceau qui n'a pu en aucune façon sortir d'un atelier de Capidava; c'est un objet soit importé de la Grèce ou de l'Asie, soit exécuté dans les villes grecques du littoral.

Les éléments nécessaires pour une datation de l'œuvre manquent, naturellement, mais le style mouvementé des diverses parties du corps nous fait croire qu'elle ne pouvait être postérieure à la première moitié du II^e siècle après J.-Chr. Avant cette époque, sa présence à Capidava eût été également impossible, puisque les découvertes



Fig. 36.

faites jusqu'ici prouvent que la vie sociale s'y organise seulement au commencement du II^e siècle.

2. Dans les décombres de la dernière couche de la tour no. 1, on a également trouvé un fragment d'une seconde statue, enduit lui aussi de mortier, ce qui prouve qu'on l'avait utilisé à la construction de l'*emplecton*. Ce fragment est en un marbre à grains très fins et serrés, et d'une couleur blanche qui a pris à la surface une teinte ivoire très agréable à l'œil. C'est un torse féminin, qui commence au-dessus de la ceinture et s'arrête au-dessus des genoux, mesurant en tout 0,71 m. de hauteur et, sur les hanches, 0,33 m. de largeur. Les proportions en sont donc réduites à un peu plus de la moitié de la grandeur naturelle (fig. 36).

Les vêtements indiquent clairement que le torse est celui d'une statue de Diane. En effet, le costume est composé d'un *chiton* qui, retroussé dans la ceinture qui serre la taille, laisse tomber sur les hanches un « sinus » francé surtout sur les côtés; le bas du chiton descend à peine jusqu'au-dessus des genoux. L'ourlet du chiton se conserve seulement devant, au-dessus de la jambe droite, dont il ne reste aussi qu'un fragment d'environ 1 cm., juste sur le devant. C'est donc la statue de la Diane « nuda genu », déesse de la chasse, telle qu'elle est représentée partout.

L'œuvre paraît inférieure, comme exécution, au no. 1. Bien que le marbre en soit infiniment plus fin et par la suite plus propre à la création artistique, le vêtement est traité avec une certaine sécheresse, d'une manière schématique, dépourvue de naturel.

C'est, plutôt qu'un objet d'art, un article exécuté en série dans un de ces ateliers des villes grecques, soit du littoral, soit d'outre-mer, qui fournissaient aux provinces limitrophes les objets de ce genre, exigés par les nécessités de la vie religieuse. Toutefois, cette statue non plus ne saurait être postérieure au II^e siècle.

3. Outre les fragments no. 1 et 2, dont l'état de conservation permet la reconstitution des objets, et par conséquent l'identification de ces derniers, on a trouvé, toujours parmi les décombres de la tour no. 1, un autre fragment d'une statue en marbre. Celui-ci fournit cependant trop peu d'éléments pour une identification plausible de la statue dont il faisait partie. Ce n'est qu'un fragment d'une plinthe sur laquelle est posé un pied; à côté, à gauche, une petite partie d'un tronc d'arbre (fig. 37). Le bord de la plinthe s'est conservé seulement par derrière. La longueur actuelle de la plinthe est de 0,32 m.; la largeur, de 0,24 m., l'épaisseur, de 0,07 m. Le pied mesure 0,20 m. de long, 0,10 m. sur les doigts, et 0,07 m. de haut, au talon. Le tronc d'arbre a un diamètre de 0,12 m.; il se conserve sur un hauteur

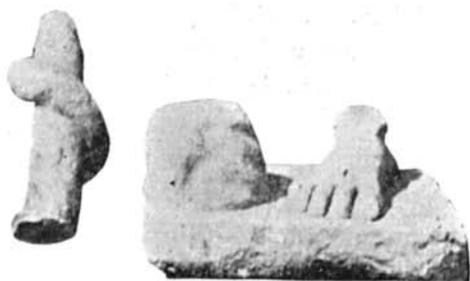


Fig. 37.



Fig. 38.

bre. Celui-ci fournit cependant trop peu d'éléments pour une identification plausible de la statue dont il faisait partie. Ce n'est qu'un fragment d'une plinthe sur laquelle est posé un pied; à côté, à gauche, une petite partie d'un tronc d'arbre (fig. 37). Le bord de la plinthe s'est conservé seulement par derrière. La longueur actuelle de la plinthe est de 0,32 m.; la largeur, de 0,24 m., l'épaisseur, de 0,07 m. Le pied mesure 0,20 m. de long, 0,10 m. sur les doigts, et 0,07 m. de haut, au talon. Le tronc d'arbre a un diamètre de 0,12 m.; il se conserve sur un hauteur

de 0,09 m. C'est le seul élément qui donne à croire que ce fragment avait fait partie de la statue d'un dieu.

Ces trois fragments de sculptures prouvent donc l'existence, à Capidava, du culte de trois divinités, sans compter le culte d'Esculape, attesté par un morceau du bâton sur lequel s'enlace le serpent (v. fig. 37) et que nous avons présenté dans *Fouilles et recherches...*, dans *Dacia* III—IV (1927—1932), p. 514.

4. Inv. no. 211. La partie supérieure d'une stèle funéraire en calcaire, extraite du placage extérieur du mur NE de la tour no. 1. La stèle devait être divisée en deux champs — celui du relief et celui de l'inscription — et terminée en haut par un fronton entre deux acrotères à palmettes. Notre fragment présente encore le champ du relief et le fronton, mais avec des amputations effectuées sans doute quand ou a placé le bloc dans le mur. Ainsi, par exemple, le sommet du fronton et de l'acrotère de droite, de même que le bord inférieur du champ du relief, ont été tranchés; de même la surface de l'acrotère de gauche, le chapiteau de la colonne et une petite partie du relief, en bas et à gauche, ont été nivélés à coups de marteau. Le fragment a 0,90 m. de hauteur sur le bord gauche, 0,80 m. de largeur et 0,18 m. d'épaisseur (fig. 38).

Dans le champ du relief, encadré par deux colonnes ioniques, est représentée la scène du banquet funébre. Sur une kliné, deux hommes sont allongés, la tête appuyée sur la main gauche. Le personnage de droite tient la main droite sur l'épaule de son compagnon, tandis que celui-ci tend la main droite (qui devait tenir un objet, aujourd'hui impossible à déterminer).

Les deux hommes sont imberbes et vêtus de la tunique à manches et de la toge. Devant la kliné il y a une table, dont la forme ne peut être précisée, parce que le relief est en très mauvais état à cet endroit. A côté de la table, à droite, une femme assise sur une *cathedra* est accoudée à gauche, tandis que la main droite repose sur les genoux. Aux angles supérieurs du champ il y a une rosette à cinq pétales. Sur le fronton est sculptée la méduse, avec les serpents noués sous le menton.

Ce qui est remarquable dans ce fragment de stèle, c'est l'habileté de l'artisan qui a modelé le relief. Malgré son impuissance à rendre correctement les corps des deux hommes dans cette attitude, il réussit cependant à faire vivre ses personnages. Les fleurs des coins aussi, avec leurs pétales délicats sillonnés de fines nervures et légèrement ondulés, sont étonnantes de vérité. De même, dans les plis des costumes, déterminés par la position du corps et par la nature de l'étoffe, le sculpteur a su rendre le moelleux des tissus. Quant aux figures — si détériorées qu'elles soient — on a essayé de leur faire refléter l'individualité des personnages, ce qui est évident surtout quand on compare les figures des deux hommes.

Ces caractères du monument le font dater de la première moitié du II-e siècle après J.-Chr., peut-être même des dernières décades de celle-ci. En tout cas c'est, au point de vue de l'art funéraire romain dans la région de Capidava, un monument des plus importants.

GR. FLORESCU